



Bulletin Salésien

N. 3 -- Mars -- 1908.

❖ Année XXX ❖

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. [Ps. XL.4]*

Vol. XXXIII

❖ DA MIHI

ANIMAS CÆTERA TOLLE

LES COOPÉRATEURS SALÉSIENS

Cette pieuse institution reçut de l'immortel Pie IX les encouragements les plus formels. Il voulut que son nom fût inscrit en tête de la liste des Coopérateurs, et il prescrivit à la Congrégation des Rites de leur accorder toutes les indulgences que peuvent gagner les Tertiaires des Ordres les plus favorisés.

Léon XIII, à peine élevé sur la Chaire de St. Pierre, voulut devenir immédiatement Coopérateur Salésien comme l'avait été Pie IX: « *Étant inscrit comme Coopérateur, dit-il, je veux être le premier Opérateur* ».

Voici encore un autre encouragement de Léon XIII à D. Bosco: « *Chaque fois que vous parlerez aux Coopérateurs Salésiens, vous leur direz que je les bénis de tout cœur; que le but de la Société consiste à empêcher la ruine de la jeunesse, et qu'ils doivent ne former tous qu'un cœur et qu'une âme pour vous aider à atteindre le but que se propose votre Congrégation* ».

Le regard puissant de D. Bosco, embrassant toutes les défaillances humaines et plongeant dans l'avenir, a vu dans l'Institution des Coopérateurs, une œuvre de préservation et même de régénération sociale, qui pourrait un jour s'étendre au monde entier.

Si le Souverain Pontife a daigné accorder à cette Association les plus insignes faveurs spirituelles, elle n'est cependant pas un *Tiers-Ordre*, dans le sens propre de ce mot. Les Coopérateurs n'ont ni noviciat, ni profession, ni vœux. Il n'y a rien dans leurs obligations qui puisse gêner le moins du monde l'obéissance des Religieux et Religieuses, ni contrarier les liens de la famille ou les relations de ceux qui vivent dans le monde.

Conditions d'admission

1. Ne pas avoir moins de 16 ans.
2. Jouir d'une bonne réputation civile et religieuse.
3. Être en état de favoriser et de soutenir les œuvres de la Congrégation Salésienne ou par soi-même, à l'aide d'offrandes, de travaux, d'aumônes, ou avec des libéralités recueillies près d'autres personnes.
4. Demander son inscription dans l'association et se faire délivrer le diplôme d'agrégation; on peut demander l'agrégation à tous les directeurs de nos Maisons, ou si l'on préfère au Supérieur Majeur de la Congrégation Salésienne, 32, Rue Cotto lengo à Turin.

N. B. L'inscription dans la pieuse association n'entraîne aucune obligation de conscience; c'est pourquoi les familles tant séculières que religieuses peuvent en faire partie par le moyen des parents et Supérieurs respectifs; ne pas oublier cependant que pour gagner les indulgences accordées aux Coopérateurs, il est nécessaire d'accomplir les œuvres prescrites par le règlement qui accompagne le diplôme d'agrégation.

LE BULLETIN SALÉSIEN

Le Bulletin Salésien est l'organe officiel entre la Congrégation Salésienne et ses coopérateurs; il traite des œuvres dont s'occupe la pieuse Société Salésienne, et donne des rapports très intéressants sur nos œuvres et nos missions; ce n'est pas une revue pour laquelle il faille payer un abonnement fixe; il est envoyé d'office et gratuitement à tous les coopérateurs.

Il paraît une fois par mois et s'imprime en six langues différentes: Français, Italien, Allemand, Espagnol, Anglais et Polonais.

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

(Paraît une fois par mois)

SOMMAIRE : À Notre Très Saint Père Pie X, glorieusement régnant — Souvenirs et enseignements d'un Père: *Le zèle pour la jeunesse abandonnée* — La clé du Bonheur ou l'Ascétisme chrétien — Notre Histoire et nos Gloires — Trésor spirituel — Son Eminence le Cardinal Richard, archevêque de Paris — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Matto Grosso* (Brésil), *Chine* — Page à relire: *Ernest Legouvé: La religion inspiratrice des arts* — Bibliographie — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique Salésienne: *Turin, Bahia* (Brésil), *Buenos Aires, Tandjore* (Indes Anglaises) — Vie de Marguerite Bosco, mère de Dom Bosco — Coopérateurs défunts.

À Notre Très Saint Père PIE X

GLORIEUSEMENT RÉGNANT

Très Saint Père.



Vous disiez à vos chers diocésains de Venise le 27 avril 1896: « L'amour, qui est sagement industriel, cherche toujours de nouveaux moyens pour se manifester, et il profile de toutes les circonstances pour donner aux personnes aimées des preuves de sa tendresse. Or, comme, après Dieu, il n'est personne qui mérite plus et mieux notre amour que Celui qui, dépositaire de la divine autorité et rempli de la charité de Jésus-Christ, en remplit sur la terre, les fonctions, les catholiques du monde entier profitent de toutes les occasions pour lui témoigner leur vénération... »

C'est pour cela, Très Saint Père, qu'en voyant approcher le jour de votre fête, notre pensée se porte humble et suppliante vers le trône du glorieux Patriarche dont vous avez reçu le nom sur les fonts baptismaux, et nous nous prosternons à vos pieds dans les sentiments de la plus filiale affection.

Nous ne le savons que trop!... Vous pleurez et vous priez; vous pleurez sur « les tristes conditions dans lesquelles se trouve l'Eglise combattue et opprimée par beaucoup de ses enfants mêmes » et, en priant vous nous dites: « Le moment est venu d'user, d'une manière toute particulière, du grand moyen que nous a laissé le Divin Sauveur... de la prière! »

Laissez-nous vous répéter, Très Saint Père, que nous sommes avec vous; oui, nous pleurons et nous prions avec vous, et soyez assuré qu'aujourd'hui, comme demain et toujours ces sentiments resteront gravés dans le cœur des Fils et des Coopérateurs Salésiens de Dom Bosco qui vous crient: *Ad multos annos.*

Souvenirs et enseignements d'un Père.

Le zèle pour la jeunesse abandonnée.

HEUREUX et bénis sont les Établissements d'éducation et d'instruction où règne Dieu, car ils sont une école, c'est l'école de Dieu; une famille, la famille de Dieu; un sanctuaire, le sanctuaire de Dieu. Ce n'est que trop vrai: la véritable instruction consiste à déposer dans les intelligences Dieu comme premier principe, et la véritable éducation ne doit avoir d'autre but que de mettre dans les cœurs et les consciences, Dieu, amour et règle suprême. Songeant à tous ces nombreux enfants qui peuplent nos Maisons salésiennes et les établissements d'éducation chrétienne, nous remercions le Seigneur du plus profond de notre cœur et nous lui adressons un hymne de reconnaissance.

Mais, en face de ce consolant spectacle nous apercevons presque aussitôt un autre tableau des plus attristants. Que d'enfants et jeunes gens, hélas! beaucoup plus nombreux, nous voyons complètement délaissés, abandonnés à eux-mêmes, grandissant dans l'irrégion et le vice!.... Sans doute nous constatons qu'un peu partout les œuvres de préservation ou de réhabilitation se multiplient de plus en plus sous forme de cercles, patronages, classes du soir et autres associations éminemment chrétiennes qui défient toute louange, comme toute critique, mais il n'est que trop certain que ces œuvres sont encore trop peu nombreuses pour suffire aux besoins de tant de jeunes écoliers et apprentis. Il faut donc, zélés Coopérateurs, que tous les gens de bien s'intéressent au sauvetage de cette jeunesse, afin que, grâce à leurs efforts communs, le remède soit égal au mal et même en triomphe.

C'est là un des principaux buts que nous devons nous proposer.

Si le Vénérable Dom Bosco vivait encore, il aurait la grande joie, l'immense consolation de voir des milliers et des milliers d'enfants et jeunes gens reçus dans ses nombreux établissements, mais combien le bon Serviteur de Dieu en avait-il, il n'y a que cinquante ou soixante ans? Et pourtant on peut dire qu'il était rempli, envahi de ce puissant amour qui le rendit l'apôtre de la jeunesse du dix-neuvième siècle. Et ce grand amour chez lui n'était ni comprimé, ni inactif.

Oh! à quelles pieuses industries eut recours le bon prêtre pour s'approcher des jeunes gens et tâcher de les gagner à Dieu!... Il n'hésitait pas à aller les chercher jusque dans les rues et sur les places! Heureux serons-nous si nous réussissons à posséder dans notre cœur une étincelle de cette charité dont brûlait le cœur de Dom Bosco!

Il ne sera pas inutile, nous semble-t-il, de rappeler ces touchantes industries dont se servit tant de fois notre vénéré Fondateur, et qui eurent pour théâtre pendant de longues années la ville et les environs de Turin.

Venait-il à passer devant un atelier au moment du déjeuner et par conséquent du repos, et apercevait-il un groupe de jeunes apprentis, il s'empressait de les saluer de la manière la plus affable, puis il s'approchait d'eux, leur demandait de quel pays ils étaient, s'ils avaient encore leurs parents, depuis combien de temps durait leur apprentissage, etc. Une fois qu'il avait gagné leur sympathie, il passait à les interroger avec le plus grand empressement, leur

demandant s'ils se souvenaient encore de ce qu'ils avaient entendu au catéchisme de leurs paroisses, s'ils avaient, l'année précédente, accompli leur devoir pascal, s'ils avaient la bonne habitude de réciter chaque jour quelque prière, etc....

Bien chers Coopérateurs, vous admirez cette industrieuse charité de Dom Bosco: vous serait-il impossible ou même difficile de l'imiter?

Quand D. Bosco avait entendu de franches réponses de ces jeunes gens, il se mettait encore plus à l'aise avec eux et leur donnait rendez-vous au Patronage du Valdocco. Et de fait, le dimanche suivant, ceux qu'il avait ainsi recruté assistaient avec grande attention à ses instructions.

Hélas! le temps et la place ne me permettent pas de décrire tous les ingénieux moyens dont se servait notre bon Père dans son zèle dévorant.

Quand il lui arrivait de rencontrer dans les prairies qui entouraient la ville des groupes de gamins, il s'arrêtait tout souriant et les invitait aimablement à s'approcher de lui. Lorsqu'ils l'avaient rejoint, il leur demandait s'ils étaient toujours *bons et joyeux*, comment ils passaient leur journée, quels jeux ils préféraient, et bien d'autres choses. Puis il passait à leur décrire les gaies récréations que prenaient tant de jeunes gens à l'Oratoire.... Et les gamins, charmés par la bonté empressée du digne prêtre, finissaient par lui assurer que eux aussi ils feraient partie de son Patronage.

D'autres fois il lui arrivait de rencontrer sur une place publique de Turin, des moins bien fréquentées, un groupe de jeunes gens de basse condition qui, assis par terre, jouaient aux cartes ou au loto. Que faisait Dom Bosco? Il s'approchait d'eux très doucement et avec une grande politesse leur disait: « Je voudrais bien jouer avec vous?... Qui gagne? qui perd? Quel est l'enjeu? Allons! ça y est:

voilà ma mise! » Et il jetait une pièce de monnaie au milieu de celles des autres joueurs. Mais après avoir joué pendant quelques minutes, il se mettait à les interroger sur les vérités de la foi, et comme il constatait bien vite leur ignorance crasse, il les instruisait dans les termes les plus clairs, avec les paroles les plus faciles à saisir, et il concluait sa classe improvisée en les invitant à venir à l'Oratoire et... à se confesser.

Parfois encore, traversant la grande place située devant l'église d'un faubourg voisin de Turin, il y trouvait de nombreux gamins qui s'amusaient à se poursuivre. Dom Bosco tenait à la main un cornet de bonbons au caramel (sortes de berlingots très renommés à Turin) qui lui avaient été donnés quelques instants avant. Dès qu'il parvenait près de la bande turbulente, il levait en l'air le précieux cornet et s'écriait: « Ce sont des caramels; que celui qui en désire me rattrape! » et il se mettait à courir de toutes ses forces. Les enfants se précipitaient aussitôt et tentaient de le gagner de vitesse. Lorsqu'il était parvenu au seuil de l'église, il s'arrêtait et leur faisait signe de cesser leurs clameurs. Puis il les faisait entrer à la file et les invitait à s'asseoir sur les derniers bancs, et: « Vous aurez tous votre part de bonbons, c'est entendu, leur disait-il, mais auparavant, écoutez avec attention un peu de catéchisme... Or donc, dites-moi, quel serait pendant l'éternité entière le sort de celui qui mourrait ayant sur la conscience un seul péché mortel?... Et avec quel remède peut-on enlever de l'âme le péché commis après le baptême?... ». Les yeux des petits gamins étaient fixés sur le fameux sac de caramels, mais dans l'espérance d'en recevoir quelques-uns, tous faisaient leur possible pour répondre de leur mieux. Le catéchisme fini, le bon Père sortait sur la place, et distribuait les

sucreries aux enfants, leur recommandant bien de venir au Patronage.

À cette époque les environs de *Porta-Palazzo*, un des principaux marchés de Turin, regorgaient d'enfants et jeunes gens, faisant tous métiers, marchands ambulants, vendeurs d'allumettes, décrotteurs, ramoneurs, etc. et vivant tous au jour le jour du maigre produit de leur industrie. C'était un des endroits préférés de Dom Bosco ; il s'y rendait tous les matins et il parvint peu à peu à connaître par leur nom tous ces malheureux et à s'entretenir avec eux de la manière la plus paternelle. Afin de gagner plus entièrement leur affection, il achetait de temps en temps un ou deux paniers de fruits qu'il distribuait à tous. Par ses délicates attentions il se les était tellement attachés qu'il lui était impossible de traverser la place de Milan sans être obligé de s'arrêter à plusieurs reprises. Dès qu'il apparaissait, les premiers enfants qui l'apercevaient s'empressaient d'accourir vers lui, bientôt suivis par les autres, car au nom de Dom Bosco tous abandonnaient leur place pour venir le saluer. Et alors Dom Bosco : — « Voulez-vous que je vous raconte quelque chose qui vous fera rire ? » — « Oui, oui, dites-nous le ! » criaient tous les gamins, et le cercle déjà nombreux s'augmentait sans cesse des passants attirés par la curiosité. Dom Bosco montait donc sur quelque escabeau et se mettait à narrer quelque épisode dont il savait adroitement tirer une ou deux pensées morales. Personne ne remuait. Quand le bon Père avait fini de parler, la foule s'en allait en répétant : « Dom Bosco a raison, la première pensée doit toujours être celle de notre âme » ; et beaucoup s'éloignaient pensifs et recueillis tandis que selon l'habitude bon nombre d'enfants continuaient à accompagner D. Bosco pendant une assez longue distance.

Ces scènes et d'autres semblables

se répétèrent très souvent jusqu'en 1856. Certaines personnes ne les voyaient pas d'un bon œil, et l'une d'entre elles en parla au confesseur de D. Bosco, le priant d'insister auprès de ce dernier pour qu'il cessât ces réunions. Mais le Vénérable Cafasso de répondre aussitôt : — « Laissez donc faire : Dom Bosco a des dons extraordinaires. Libre à vous de penser ce que vous voudrez ; lui agit sous une impulsion supérieure et nous devons l'aider autant que nous le pouvons »,

Dom Bosco apportait le même zèle dans les hôtels, les restaurants, les cafés, les boutiques, les ateliers, en un mot partout où il savait rencontrer des enfants ou des jeunes gens dont il se faisait vite des amis, pour semer facilement dans leurs cœurs l'amour de la piété et des vertus chrétiennes.

Tel fut le zèle de Dom Bosco pour les pauvres enfants et jeunes gens abandonnés. Nous comprenons, nous les premiers, la vérité des paroles du Vénérable Cafasso, assurant que Dom Bosco *avait reçu des dons extraordinaires*, et par conséquent nous reconnaissons l'impossibilité où nous sommes de le pouvoir en tout imiter. Mais qui donc nous empêche, dévoués Coopérateurs, de faire tout ce que nous pouvons pour suivre ses traces ? Que de fois une bonne parole aimablement dite à un jeune homme sur la route ou dans la rue, produira un effet plus prompt et plus efficace que toutes les exhortations qu'il entendrait de son pasteur, dans le cas où il fréquenterait l'église et s'approcherait des Sacrements. Ils sont, hélas ! nombreux ceux qui méprisent notre sainte Religion ou, tristes victimes de préjugés, n'en veulent rien savoir. Qu'un prêtre zélé, avec la joie sur le visage et de la charité plein le cœur, s'approche de ces malheureux ; qu'une personne vraiment chrétienne dans toute l'acception du mot, vienne à se concilier leur sympathie et leur

affection, bien vite ces âmes seront conquises et alors ce ne sera plus qu'un jeu de les arracher à l'erreur et de substituer à leur profonde ignorance le germe des vertus chrétiennes.

Bien chers Coopérateurs, songeons à la devise de notre Pieuse Association ; *Da mihi animas ; cætera tolle*, et à l'exemple de notre Vénérable Fondateur et Père, employons tous les moyens pour la réaliser.

La Clé du Bonheur

OU

L'Ascétisme chrétien. (1)

III.

L'ennemi de l'innocence.

L'ennemi de l'innocence est la tentation. Or, la vie de l'homme sur la terre est une tentation, a dit l'Esprit-Saint (Joh. VII). Et cela est dans la nature même des choses.

L'homme est sujet à la tentation parce qu'il est imparfait et par conséquent faible. L'homme est sujet à la tentation parce qu'il est dans la voie du mérite, et que la tentation est une occasion de mérite. Nous sommes les soldats de Dieu et nous devons combattre pour sa gloire. « Il faut donc, dit saint François de Sales, qu'avec grand soin et diligence nous nous préparions au combat, étant bien assurés qu'autant de victoires nous remporterons, autant de pierres précieuses seront mises à notre couronne dans la gloire que Dieu nous prépare en son Paradis.

C'est parce que la tentation est une occasion de mérite que Dieu la permet et en gratifie ses serviteurs, même les plus fidèles. Il la donne à ceux qui entrent. « Mon fils, dit-il, dès que tu entres à mon service, prépare ton âme à la tentation » (Eccl. II, 1).

Il la donne à ceux qui progressent : « Parce que tu m'étais agréable, dit le Seigneur à Tobie, l'épreuve de la tentation devenait pour toi une nécessité » (Tob. XII, 13).

Il la donne aux parfaits. Saint Paul était un vase d'élection et il avait été ravi au troisième Ciel ; il est cependant en butte à la tentation et c'est en vain qu'il demande à en être délivré. « Ma grâce te suffit, lui répond le Divin Maître, car ma force est le soutien de ta faiblesse ». (II. Cor. XII, 8).

« Il n'y a pas d'illusion à se faire, dit Mgr Gay. Qui que nous soyons, où que nous allions, quoi que nous fassions, la tentation nous suit, un peu plus que notre ombre. Elle sort de nos adversités, elle fond sur nous d'en haut ; elle monte de dessous terre et germe sous nos pas ; elle est dans l'air que nous respirons, dans le rayon de soleil qui éclaire notre route, dans le caillou du chemin, dans la fleur épanouie sur la haie qui le borde ; elle est dans la couche où nous sommeillons, dans le livre que nous étudions, dans l'oratoire où nous prions ; elle est dans nos parents, dans nos amis, dans nos compagnons de voyage ; elle est dans ce qu'il y a de plus sacré, dans ce qu'il y a de plus profane ; elle peut s'échapper de l'autel et venir même du tabernacle ; enfin, et surtout, elle est en nous et jaillit de notre fond comme d'une source intarissable, et il en sera ainsi jusqu'à notre dernier soupir. »

Qu'est-ce donc que la tentation ? C'est une poussée vers le mal, vers le péché, vers la désobéissance. C'est une inclination actuelle à enfreindre les lois de notre nature, à agir contre la volonté de Dieu, source et règle de toute perfection.

On distingue trois degrés dans la tentation : la suggestion, la délectation et le consentement. D'abord nous pensons au mal : c'est la suggestion ; puis le mal nous plaît : c'est la délectation ; enfin nous y donnons notre consentement. La suggestion ou pensée involontaire du mal n'est nullement péché. Il en est de même de la délectation tant qu'elle reste, elle aussi, involontaire. Le consentement seul est coupable.

Pour tranquilliser les âmes timorées qui craignent jusqu'à l'ombre du péché, on a fait cette distinction très simple et bien propre à les rassurer : Autre chose est sentir la tentation, autre chose y consentir. Sentir la tentation ne dépend pas de nous et par conséquent ne saurait être péché.

Mais d'où vient la tentation ? Quels en sont les principaux agents ?

La tentation vient d'une triple source ; elle a trois causes principales : la concupiscence, le démon et le monde.

La concupiscence, fruit du péché originel, subsiste dans notre âme même après le baptême. Dieu l'a voulu ainsi dans sa sagesse. La concupiscence vient du péché, mais en elle-même elle n'est pas un péché. Sur ce point l'enseignement de l'Église est formel. Néanmoins la concupiscence donne prise au démon et au monde qui sont les deux agents extérieurs de la tentation et qui font de notre vie une lutte pénible et périlleuse.

Il est de foi que le démon existe et qu'il tente les hommes pour les perdre. Dieu lui a donné ce pouvoir et il en use largement pour augmenter le nombre de ses complices dans sa révolte contre

le Souverain Maître. Mais son pouvoir est enchainé, et il ne peut l'exercer que dans la mesure ou Dieu le lui permet. Il y a une gravure célèbre qui représente la tentation de S. Antoine. L'artiste qui était chrétien n'a pas oublié cette vérité. Il représente le pieux anachorète en prière et autour de lui des groupes de démons munis d'instruments de musique, faisant un affreux tintamarre. Au dessus de la scène plane un grand diable qui est évidemment l'inspirateur de ce vacarme et le chef de tout l'orchestre. Or, en regardant bien, on voit un anneau fixé au plafond où son pied est retenu, symbole de la dépendance où il se trouve par rapport à la volonté de Dieu. C'est d'ailleurs l'enseignement de la vérité que Saint Augustin exprimait en ces termes: Satan, dit-il, est comme un chien attaché, il peut aboyer, appeler, mais il ne mord que ceux qui l'approchent et veulent être mordus.

« De sorte que, dit Mgr Gay, s'il n'en a reçu de Dieu le congé explicite, ce colosse n'est pas même en état d'agiter un de nos cheveux. C'est là un ordre absolu auquel éternellement il ne peut se soustraire. Quoi qu'il fasse, il est lié dans ses actes et sa malice en définitive ne sert jamais que les volontés de l'amour ».

On sait comment Saint Antoine méprisait les démons qui venaient le troubler. « Lâches, leur disait-il, vous faites beaucoup de bruit, mais je ne vous crains pas. Vous vous réunissez des milliers pour attaquer un seul homme et encore vous ne pouvez le vaincre ».

L'important est donc de ne pas craindre Satan, et il serait vraiment sans force contre nous, si le monde n'était pas là pour lui fournir des auxiliaires.

Le monde est en effet le troisième agent de la tentation et c'est peut-être le plus redoutable. On sait que les saints ont craint le monde jusqu'à s'en séparer entièrement. Ils savaient que Jésus-Christ a dit: Malheur au monde à cause de ses scandales! Et qu'est-ce que le scandale, sinon une tentation? Le monde, dit de son côté S. Jean est entièrement plongé dans le mal. Il est le réceptacle de toutes les concupiscences, concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. O mes chers enfants, continue le saint apôtre, prenez garde au monde, n'aimez pas le monde.

Malheur au monde à cause de ses scandales! C'est la parole du Divin Maître. Et en effet le monde scandalise par ses paroles, ses exemples, ses fêtes.

La parole du monde sème l'erreur dans nos âmes et elle y demeure parfois à notre insu jusqu'à y prendre racine. Les exemples du monde fascinent nos yeux et sollicitent nos cœurs. Les fêtes du monde ne sont guère autre chose que

les pompes de Satan auxquelles nous avons renoncé par notre baptême. Qu'y trouve-t-on en effet sinon la glorification du vice, l'exaltation de l'amour-propre et la satisfaction des plus vils penchants. Les païens eux-mêmes l'ont reconnu, et Tacite a donné du monde cette énergique définition: *Corrumpi et corrumpere hoc saeculum vocatur*. Se corrompre et corrompre les autres, voilà le monde.

Tel est donc dans sa nature, dans son histoire et dans sa réalité actuelle, ce mal de la tentation dont nous demandons à Dieu de nous garder, et de nous délivrer. « Ce mal, dit Mgr Gay, Dieu ne l'a pas fait, mais il le permet à cause du bien, qu'il sait en tirer pour sa gloire et l'augmentation de nos mérites. Aussi la tentation, redoutable en elle-même, devient presque désirable si l'on considère son efficacité dans l'œuvre de notre sanctification.

L'Esprit-Saint a dit: « Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il? » (Eccl. XXXIV, 9). Il s'ignore lui-même. La tentation nous fait sentir notre misère, notre pauvreté, notre insuffisance pour le bien; elle nous fait toucher du doigt le besoin que nous avons du secours de Dieu. Elle nous donne cette connaissance précieuse que la sagesse antique mettait à la tête de ses préceptes: « Connais-toi, toi-même ». Un célèbre auteur ascétique a écrit: « Quand Abraham sevrâ son fils Isaac, il fit un grand festin; de même il y a fête au ciel quand Dieu sèvre une âme sur la terre ». Or, ce sevrage, qui est la privation des goûts sensibles dans la prière, ouvre la voie à l'épreuve. C'est déjà une épreuve et le creuset où les âmes les plus saintes sont purifiées comme l'or dans la fournaise.

S. François de Sales écrivait à une âme éprouvée: « Si vous êtes en butte aux assauts des tentations, ne désirez pas d'en être affranchi. Il est bon que nous les éprouvions, afin d'avoir l'occasion de les combattre et de remporter des victoires. Cela sert à pratiquer les plus excellentes vertus et à les affermir dans l'âme. ».

D'ailleurs, quelque orage qui s'élève, nous savons que nous pouvons toujours y résister. Car, dit S. Paul, Dieu est fidèle, et il s'engage à ne jamais permettre que vous soyez tentés au delà de vos forces; il vous fera même retirer du fruit de la tentation (I, Cor. X, 13).

Néanmoins la tentation reste toujours un danger pour l'innocence et un écueil pour la vertu. Mais Dieu a mis le remède à côté du mal, et pour combattre nos ennemis il nous donne des armes. A nous de prendre le bouclier et d'affronter courageusement la lutte, car ceux-là seulement seront couronnés qui auront bien combattu.



Notre Histoire et nos Gloires. (1)

IX.

Emprisonnement et délivrance de S. Pierre.

CEn ce temps-là, le roi Hérode mit les mains sur quelques membres de l'Église, pour les maltraiter. Il fit mourir par le glaive Jacques frère de Jean. Et voyant que cela plaisait aux Juifs il fit aussi arrêter Pierre. C'étaient alors les jours des azymes. L'ayant donc fait arrêter, il le mit en prison et le donna à garder à quatre escouades de quatre soldats chacune, avec l'intention de le faire comparaître devant le peuple après la Pâque. Pierre était donc gardé dans la prison, mais l'Église faisait sans interruption des prières à Dieu pour lui.

Or, la nuit même avant le jour où Hérode devait le faire comparaître, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et des gardes devant la porte gardaient la prison.

Et voici qu'un ange du Seigneur apparut, et une lumière brilla dans l'appartement; et l'ange, touchant Pierre au côté, l'éveilla en disant: Lève-toi vite. Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit: Mets ta ceinture et chausse tes sandales. Il le fit. Et l'ange reprit: Enveloppe-toi de ton vêtement et suis-moi.

Pierre sortit et le suivit; et il ne savait pas que ce qui se faisait par l'ange était véritable, mais il croyait voir une vision. Passant la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville; elle s'ouvrit d'elle-même devant eux, et étant sortis, ils s'avancèrent dans une rue; et aussitôt l'ange le quitta. Alors Pierre étant revenu à lui-même dit: Maintenant je reconnais d'une manière certaine que le Seigneur a envoyé son ange et qu'il m'a arraché à la main d'Hérode et à toute l'attente du peuple juif. Et réfléchissant il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où beaucoup étaient assemblés et priaient.

Pendant qu'il frappait à la porte, une servante, nommée Rhodé, vint pour écouter. Dès qu'elle eut reconnu la voix de Pierre, dans sa joie elle n'ouvrit pas la porte; mais, courant à l'intérieur, elle annonça que Pierre était à la porte. Ils lui dirent: Tu es folle. Mais elle affirmait que la chose était ainsi. Et ils disaient: C'est son ange.

Cependant Pierre continuait à frapper. Lorsqu'ils

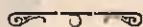
eurent ouvert, ils virent et furent saisis de stupeur. Mais leur faisant de la main signe de se taire, il raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison; et il dit: Faites savoir cela à Jacques et aux frères. Et étant sorti, il s'en alla dans un autre lieu.

Quand il fit jour, le trouble n'était pas petit parmi les soldats, pour savoir ce que Pierre était devenu. Hérode l'ayant fait chercher et ne l'ayant pas trouvé, fit faire le procès aux gardes, et ordonna de les mener au supplice; puis, descendant de la Judée à Césarée, il y demeura. Or, il était irrité contre les Tyriens et les Sinodiens. Mais d'un commun accord ils vinrent à lui, et ayant gagné Blastus, qui était chambellan du roi, ils demandaient la paix, parce que leurs contrées tiraient leur subsistance de celle du roi. Au jour fixé, Hérode, revêtu d'habits royaux, s'assit sur son trône et il les haranguait. Et le peuple acclamait: C'est la voix d'un Dieu et non d'un homme. Mais aussitôt un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas donné gloire à Dieu; et dévoré de vers, il expira.

Cependant la parole du Seigneur faisait des progrès et se répandait de plus en plus.



Trésor Spirituel



Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PLÉNIÈRE:

chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort*;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

du 1^{er} mars au 1^{er} avril:

25 mars, fête de l'Annonciation de la T. S. Vierge.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater*, *Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.

(1) Voir le *Bulletin* de février 1908.

Son Éminence le Cardinal Richard

ARCHEVÊQUE DE PARIS

B IEN que, depuis de nombreuses années, la santé du cardinal Richard se fut beaucoup affaiblie, telle était la vigueur de son tempérament qu'on avait espéré le voir longtemps encore obéir à l'ordre que Pie X lui avait donné de ne pas mourir et conserver — avec l'aide du zélé coadjuteur qu'il s'était choisi — la direction du premier diocèse de France. La mort, cependant a fait son œuvre douloureuse le 28 janvier dernier, à la veille précisément de la fête de son glorieux patron, S. François de Sales, et nous pleurons le doyen des cardinaux et des évêques français, le chef si aimé du diocèse de Paris, le prêtre admirable qui, par la perfection de sa sainteté, forçait l'estime de tous et apparaissait, aux yeux du monde entier, comme le modèle accompli des vertus sacerdotales.

François Marie Benjamin Richard de La-vergne né à Nantes, le 1^{er} mars 1819, suivit les cours de théologie du Séminaire de Saint Sulpice. Prêtre le 21 décembre 1844, il passa quelques années à Rome pour y parfaire ses études ecclésiastiques, puis dans son diocèse d'origine où il se consacrait au ministère paroissial. Bientôt, son évêque avisé des qualités exceptionnelles qu'il déployait en toutes choses se l'adjoignait, comme vicaire général. Peu d'années après, il était nommé à l'évêché de Belley où pendant le peu de temps qu'il y passa, on crut retrouver en lui et l'évêque de Genève et le curé d'Ars.

Aussi l'éminent cardinal Guibert promenant son regard sur la France pour y chercher ce-

lui dont il ferait le coadjuteur de sa grande œuvre, demanda-t-il l'évêque de Belley comme coadjuteur, avec future succession. Il fut préconisé le 5 juillet 1875, avec le titre d'archevêque de Larisse.

Le cardinal Guibert publiait en cette occasion une lettre pastorale dans laquelle il prophétisait ce que serait dans l'exercice de ses fonctions le collaborateur que le Pape avait bien voulu lui donner.

« Vous le verrez, écrivait le vénéré cardinal, assidu à la prière, appliqué au travail, sensible aux souffrances des pauvres, toujours disposé à les soulager, non moins empressé à les ramener à Dieu; plein de respect pour les prêtres de Jésus-

Christ, sachant tempérer par une affectueuse douceur la gravité du commandement, n'oubliant jamais le caractère de paternité inhérent au gouvernement ecclésiastique; rempli de zèle pour le maintien de la discipline, pour l'intégrité des mœurs, pour la pureté de la foi; *attaché du fond de ses entrailles à la sainte Église romaine, à la personne comme aux prérogatives du Vicaire de Jésus-Christ.* »

Le 7 juillet 1886, le cardinal Guibert mourait, et Mgr. Richard lui succédait de plein droit. Terminons ces notes biographiques en rappelant qu'il fut créé par Léon XIII cardinal prêtre, au titre de Sainte Marie-in-Via, le 24 mai 1889.



Tout Paris l'a vu pendant tout le cours de son épiscopat déployer les qualités et les vertus de l'évêque modèle. Il l'a vu prier avec une telle ferveur qu'en le contemplant on croyait voir un saint, et chacun se sentait, à sa suite, porté vers Dieu. Pour comprendre le cardinal Richard, il faut se rappeler que toute sa vie il resta attaché à ses habitudes de pieux séminariste. C'est ainsi qu'au cours de ses nombreux voyages à Rome, il s'organisait toujours, malgré l'heure tardive de l'arrivée à Turin, pour y célébrer les saints mystères.

Le Cardinal Richard, par sa foi profonde, son éminente piété, sa bonté proverbiale, sa charité qui fit fondre entre ses mains sa grande fortune, par l'élévation de son intelligence et ses qualités d'administrateur, avait attiré sur lui la vénération de la France entière et même du monde catholique, et le Souverain Pontife lui a montré jusqu'à la dernière heure une affection profonde.

Nous avons dit que sa bonté était proverbiale, et tous ceux qui l'ont approché conserveront le souvenir de cette inaltérable bonté qui lui avait gagné tous les cœurs. Nous pouvons en parler, nous pour qui le vénéré Prélat eut tant de paternelle affection. Comme il nous recevait avec plaisir ! comme il s'informait avec intérêt de la marche de l'Œuvre Salésienne ! Comme il aimait à gravir cette colline de Ménilmontant pour nous apporter ses précieux encouragements ! C'est qu'il aimait notre Vénérable Fondateur comme il en fut aimé ! Pourquoi ne reproduirions-nous par cette dernière entrevue des deux saints à Turin, six jours seulement avant la mort de Dom Bosco.

L'archevêque de Paris revenait de Rome où il avait accompli sa visite *ad Limina Apostolorum* et ayant appris la maladie de notre bon Père, il tint à son passage à Turin à saluer le cher infirme. À peine Dom Bosco voit-il Mgr. Richard entrer dans la chambre et s'approcher de son lit qu'il lui demande sa bénédiction. Le Prélat acquiesce à ce pieux désir, mais il se jette aussitôt à genoux pour recevoir celle du vénéré malade.

— *Oui, répond le bon Père. je bénis Votre Grandeur, je bénis Paris. — Et moi, s'écria*

l'archevêque, je dirai à Paris que j'apporte la bénédiction de Dom Bosco ! ».

À peine Mgr Richard eut-il eu connaissance de la mort du Vénérable qu'il adressa à D. Rua la lettre suivante : Mon cher et Révérend Père, Je veux vous dire toute la part que je prends au deuil de votre famille salésienne. Je regarde comme une grâce de Dieu d'avoir pu, en passant par Turin, voir encore une fois votre vénérable Père, recevoir sa bénédiction et l'entendre me dire qu'il bénissait *tout Paris*.... J'ai la confiance avec vous qu'il est au ciel, mais je célébrerai une Messe pour lui, parce que l'Église nous apprend à prier pour les défunts dont nous avons le plus vénéré la vertu...

Les devoirs de sa charge pastorale et ses quatre-vingt cinq ans l'empêchant de se rendre au Congrès des Coopérateurs Salésiens tenu à Turin en 1883, il envoyait sa formelle adhésion par une lettre où nous lisons ces lignes :

« J'ai toujours admiré et encouragé les Œuvres Salésiennes et je conserve pieusement le souvenir du vénéré fondateur que j'ai eu le bonheur de voir plusieurs fois... »

Telle vie, telle mort. La vie du Cardinal fut toute de prière et il est mort dans la prière, non pas dans une prière faite avec effort, mais dans une supplication naturelle, sereine, aimante, en laquelle son âme semblait s'exhaler doucement, comme si la prière eut été la respiration de cette âme. Une des dernières invocations qu'il prononça avec une ferveur toute particulière fut celle-ci : « *Maria, Auxilium Christianorum.* »

Nous sommes en droit de croire que le bon Archevêque a déjà reçu la récompense promise aux justes et que, là haut, Notre Dame de Paris, S. François de Sales, Jeanne d'Arc, Dom Bosco, les deux Papes Pie IX et Léon XIII dont il fut toujours le fils soumis comme il fut obéissant à leur successeur, l'auront déjà fait admettre près de Notre Seigneur. Toutefois, bien chers Coopérateurs, de même que nous nous sommes unis dans le deuil commun, unissons-nous aussi dans la prière pour que, s'il en était encore besoin, nous hâtions son entrée dans la gloire, certains que nous sommes que le bon Cardinal, ainsi que se plaisaient à l'appeler les Parisiens, nous bénira et nous protégera du haut du Ciel.





Matto-Grosso (Brésil)

Quatre mois

au milieu des Bororos-Coroados.

(Lettre de D. Antoine Malan, Inspecteur).

Des bords du Rio-Pogubo, 10 août 1907.

I.

Un voyage fatigant. — 260 kilomètres à travers la forêt.

Ainsi que je vous le disais dans ma dernière lettre en date du 8 mai, vous annonçant mon prochain départ de Cuyabá pour les colonies indiennes de cet État, je me suis mis en route le 17 de ce même mois, non sans avoir imploré la maternelle assistance de la Divine Providence. J'avais pour compagnons de voyage D. Augustin Colli, le confrère coadjuteur Gabet, mon vieux et vénérable père, le catéchiste Schinardi et le bon ami Epiphane d'Oliveira, ancien élève de notre établissement de Cuyabá.

C'est en plein centre de cette immense tribu des Bororos que je vous écris cette présente relation, aux prises avec des milliers d'insectes dont la pique agaçante est encore plus cruelle, et avant pour toute table-secrétaire quelques unes de ces grossières outres de cuir brut dont on se sert beaucoup au Brésil pour le transport des bagages, que l'on suspend au bât des mulets et que l'on appelle *bruacas*.

Après une sommaire visite à nos Colonies de l'Immaculée-Conception, du Sacré-Cœur et de S. Joseph, au cours de laquelle je pus me rendre compte de l'état des Indiens et de leurs besoins, je partis, le 1er août, accompagné de D. Balzola, Schinardi, Dieudonné, Sabino, des deux chefs Bororos Joaquim et Major et de l'Indien *Ambrosio*. Il s'agissait, dans ce voyage de plus de 260 kilomètres, d'explorer cette contrée en vue d'y créer un nouveau poste de mission, de visiter

les nombreux villages établis dans l'immense forêt et de m'approcher avec les Indiens afin de bien connaître leurs intentions. Je savais en effet qu'ils étaient effrayés des suites que pouvait avoir pour eux la mort de M. Melchior Borges résidant dans le village de *Burity*, à vingt lieues à peine de la capitale et traîtreusement assassiné par un bororo du fleuve S. Laurent.

Passages difficiles. — Continuels incidents.
— Traversée du Rio « S. Alfonso ».

La première journée de notre voyage est assez heureuse, mais dès le lendemain, jour où l'Eglise célèbre la fête de S. Alphonse de Liguori, patron de cette Province salésienne, les difficultés commencent. Nous devons et avec une très grande peine nous frayer une route à travers la forêt, nous laissant guider par les Bororos qui seuls connaissent et encore vaguement l'endroit où nous allons et qui pour cela nous dirigent à tâtons. De plus, beaucoup de passages sont dangereux pour nos montures et les guides les ignorent totalement, car d'habitude ils font toujours à pied leurs longues et dures excursions. Nous confiant en la maternelle protection de Notre Dame des Anges, nous allions de l'avant au milieu de ces épais fourrés; armés de nos costelas et de nos haches avec le courage et l'intrépidité de véritables gauchos, nous nous ouvrons un chemin et bientôt nous débouchons dans un *burytisal*, bosquets de palmiers géants. Les capitaines Joaquim et Major nous précédaient, taillant, de ci de là, à grands coups et nous favorisant ainsi le passage. Tout-à-coup l'indien *Ambrosio* qui conduisait par la bride un des chevaux, sent celui-ci s'arrêter, puis à son grand étonnement il le voit disparaître dans un bourbier. Nous nous précipitons pour dégager l'animal, nous efforçant de le retirer au moyen des courroies de cuir qui servaient à retenir sur les mulets les *brouacas* et que nous lui passons entre les jambes. Le sauvetage ne s'opéra pas sans de grandes difficultés, mais enfin nous y parvîmes grâce à Dieu et à la vigueur de nos bras: perdant le cheval, nous faisons une perte de près de 700 francs.

Nous examinons très attentivement la vallée qui s'étendait devant nous, espérant y découvrir un chemin plus sûr, mais hélas! les fondrières

existaient partout, et il nous fallut donc nous résigner à suivre nos braves caciques.

Un peu plus loin nous rencontrons une rivière assez profonde. Tandis que nous la traversons, la charge d'un des mulets vient à tomber, et plusieurs de nos caisses contenant nos couvertures pour la nuit se remplissent d'eau. Ce n'était heureusement pas les sacs de nos provisions pour plusieurs jours car alors la fable du pauvre mulet chargé d'éponges de notre bon La Fontaine aurait eu ici une seconde édition.

Malgré ces incidents et contretemps variés, le voyage procédait assez allègrement, mais nous devions en voir de plus belles. Nous avions parcouru cinq ou six kilomètres lorsque nous nous trouvons en présence d'une seconde rivière qui roulait un fort volume d'eau et qui formait en certains endroits de véritables puits. Nous cherchons le passage le plus guéable; nous déchargeons les bêtes et nous nous disposons à les faire passer l'une après l'autre, mais que de peine pour d'abord descendre la berge assez escarpée, ensuite traverser le gué et enfin remonter l'autre rive! Nous avions réservé en dernier lieu un pauvre mulet que nous appelions *Pachola* et qui étant donné sa force extraordinaire, était d'une merveilleuse résistance à la charge, mais le brave animal possédait aussi toutes les éminentes qualités de ses congénères, têtu, batailleur, rétif, etc. Nous nous en étions souvent aperçus depuis notre départ de Cuyabá, mais ici son succès fut complet. Pendant plus d'une heure et demie, il resta complètement sourd à nos voix, nos menaces, même et surtout à nos coups; nous désespérions de lui faire traverser la rivière lorsqu'un d'entre nous songea à un dernier expédient; ce fut de lui présenter son pain quotidien, c'est-à-dire, l'infailible mais dont ces bêtes sont si friandes. L'obstiné mulet consentit enfin à gagner l'autre rive et nous permit alors de continuer notre route si l'on peut donner ce nom aux espèces de sentiers que nous nous frayons à coups de hachettes. La rivière désormais historique pour nous fut appelée rivière *S. Alphonse* parce que la pénible traversée que nous dûmes en faire s'effectua le jour même de la fête de ce grand saint.

Nouveaux boubiers. — Impossibilité de continuer. — A la recherche d'un meilleur chemin. — Disparition de nos guides. — Anxiétés qui durent de longues heures.

Il était à peine 10 h. 1/2 du matin, mais tout le personnel était exténué comme s'il avait voyagé durant tout le jour. Il fallait pourtant poursuivre vers le but désiré et ne pas perdre trop de temps en repos, car, suivant le proverbe bré-

silien, *Barco parado não ganha frete*. Barque à l'amarré ne gagne pas le transport.

A environ une lieue de la récente rivière, nous nous trouvons devant un autre marais fangeux plus dangereux que le premier. Instruits par l'expérience, nous déchargeons de nouveau les bêtes de somme et nous transportons les charges sur nos épaules de l'autre côté, nous établissons alors pour les montures une espèce de voie au moyen de branches de *burity*, reliées ensemble avec nos courroies. Le boubier franchi nous faisons halte et nous en profitons pour donner satisfaction à nos appétits, bien disposés à la suite de tant de fatigues. Nous mélangeons de l'eau très fraîche avec un peu de *rapadura* (1), et nous confectioignons ainsi la traditionnelle *Jacuba* qui nous donne de nouvelles forces pour aller de l'avant. Nous n'avons pas fait deux cents mètres que le même obstacle se représente. Nous décidons alors de passer en cet endroit la nuit qui nous recouvrait déjà de son ombre. Hélas! il nous fut impossible de dormir, car les légions de *carrapatos* venaient continuellement s'abattre sur nos hamacs et nous empêchaient de fermer les yeux. Dès la prime aurore, le lendemain, nous franchissons sur un pont préparé la veille, le terrible passage et nous reprenons notre direction. Nous pensions cette fois être exemptés de tout incident et voilà que tout-à-coup une futaie très épaisse nous barre complètement le passage. Et nos coutelas de jouer et nos haches de couper! Ce défilé à travers la brousse dure plus d'une heure; après quoi, c'est une immense étendue de vallées, de collines, de monticules de pierres assez élevés et de . . . précipices. Nous demandons à nos chers guides si pour arriver à notre but, c'est-à-dire aux différents villages des Indiens, il nous faudra faire l'ascension de ces monts et chevaucher parmi ces terribles chemins. Ils nous répondent qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Nous leur faisons observer qu'il est de toute impossibilité de faire passer nos bêtes par d'aussi dangereux chemins; ils se contentent de hausser les épaules, disant très ingénument que de même que pour aller à Cuyabá il nous est nécessaire de gravir et de descendre les montagnes, de même pour aller de Cuyabá aux villages..... Ils ne réfléchissaient pas que tout était bien différent, car pour rendre Cuyabá abordable, il a fallu faire des travaux considérables qui ont demandé de nombreuses années et beaucoup de fatigues.

Que décider? Les *aldeamenti* (campements) des Indiens se trouvaient dans la direction

(1) Le *Rapadura* est un sucre de couleur noire, que l'on taille en forme de brique pour le pouvoir mieux conserver contre l'humidité.

du sud, mais comme nous voulions éviter les précipices qui étaient autant d'obstacles à notre marche, nous tournons le dos au sud et nous longeons une crête allant vers le nord-est.

Nos bororos, en leur qualité de guides, nous précédaient, ouvrant le sentier, et nous les suivions en l'agrandissant. A chaque coup de hache ou de coutelas qu'on donnait pour tailler les branches, une pluie véritablement torrentielle de *Carapatos* s'abattait sur nous. Ces myriades d'insectes qui sont en réalité au moment de la sécheresse une vraie plaie pour ces lieux déserts, étaient en telle quantité qu'on pouvait les assimiler aux innombrables gouttes d'eau d'un terrible orage. Mais la comparaison n'est pas juste car, pluie d'un nouveau genre, bien loin de rafraîchir et de faire plaisir, ces bestioles vous occasionnent, par leurs caresses inopportunes, de vives démangeoisons dont l'effet dure plusieurs heures.

L'endroit où nous avons essayé de reposer, était un taillis revêtu d'un épais feuillage auquel venaient s'adjoindre ces quantités d'insectes, accrochés les uns aux autres et faisant l'obscurité encore plus grande. Ajoutez à cette torture celle de la fumée dense produite par les incendies de branches et d'arbustes qu'allumaient nos guides sur notre passage, afin de nous mieux orienter! c'est là d'ailleurs ce que font tous ceux qui ont besoin de traverser ces forêts. A un certain moment, les capitaines *Joaquim* et *Major* aperçoivent un *auta* magnifique.

La chasse de l'*auta* (1) est celle que les Indiens préfèrent. Aussitôt, n'écoutant que leur instinct naturel et sans nous rien dire, ils s'élançant sur les traces de l'animal. Et nous, nous devons rester un temps indéfini dans l'inaction la plus complète, n'osant nous décider à rien; l'ignorance dans laquelle nous nous trouvions relativement à la direction à suivre, et l'idée de la *piccada*, c'est-à-dire, de tailler les branches et les arbustes nous empêchaient de faire tout mouvement en avant. Enfin, après une longue attente nous voyons revenir *Joaquim*, silencieux et tout triste de n'avoir pu décocher quelques flèches à l'*auta*; je le console de mon mieux, et lorsqu'il est un peu remis, il reprend sa place en tête de la petite colonne. Une heure ne s'était pas écoulée, que sur un des sommets de la crête que nous suivions, nous apercevons l'autre chef qui vient à nous très joyeux; Il portait en effet sur les épaules deux quartiers d'un énorme *lamandua* qu'il avait pu tuer, et dont la chair,

bien que coriace, nous fut un mets succulent pour ce soir-là et le lendemain. Combien plus tard nous regrettâmes que le bon *Major* trop chargé ait été obligé d'abandonner l'autre moitié de l'animal.

Une nuit de crainte. — Obstination des guides.

— Envoi d'Ambrosio comme ambassadeur.

— Nouvelle disparition du capitaine Joaquim. — En avant, le rosaire dans une main, la hachette dans l'autre! — Un panorama enchanteur!

Cette même nuit, nous campons sur une *cabeceira* (le sommet d'une montagne, que nous dénommons *Invention de S. Etienne*, fête célébrée par l'Eglise en ce jour. Au beau milieu de la nuit, nous sommes réveillés par le bruit lugubre que produisaient les arbres crépitant sous l'action du feu qui s'avancait vers nous tantôt du Sud au Nord, tantôt du Nord au Sud, suivant la direction du vent. Comme les flammes se rapprochaient de plus en plus, nous nous hâtons de mettre entre elles et nous une séparation en établissant le plus rapidement possible un *acero*, c'est-à-dire, en isolant notre campement par l'abatage de tous les arbres qui se trouvaient dans un certain rayon; c'est ainsi que nous parvenons à vaincre le feu par le fer en opposant celui-ci à celui-là.

Au matin, nous parvenons, mais au prix de quels efforts, à rassembler les montures qui s'étaient enfuies, effrayées par le feu. Un incident vient compliquer notre situation; une bête encore toute jeune et que notre bon Dieu donné montait depuis le départ avec l'intention de la bien dompter, prend peur tout-à-coup. Quelle en était la cause? nous ne le savons, mais d'un vigoureux effort, elle parvient à briser comme un fétu de paille la grosse branche de l'arbre à laquelle elle était attachée, et elle disparaît au grandissime galop, sans que nous puissions remarquer la direction qu'elle prend. Coïncidence vraiment extraordinaire! Un fait identique se produisait, il y a environ six ans, dans le même mois, au même jour, et jour ainsi dire, à la même heure. C'était à *Pindalylal*, à 25 kilomètres de Cuyabá; le mulet dont il est question appartenait à M. Fernandes qui avait bien voulu m'accompagner lors de ma première exploration à l'*Araguaya* et de la fondation de la *Colonie du Sacré-Cœur*. La pauvre bête échappa aussi à son gardien et disparut au milieu des broussailles et des arbres. Elle ne fut retrouvée que huit mois après, portant encore la selle mais sous le ventre. J'avoue que je serais enchanté d'un même dénomment pour notre mulet, car dans le cas contraire notre Mission déjà si pauvre subirait une perte

(1) L'*auta* ou tapir, appelé aussi l'éléphant d'Amérique, est comme ce dernier, un pachyderme, mais de moindre taille et plus semblable à un fort sanglier. Il est plus haut que celui-ci, mais au lieu du groin, il porte une trompe qu'il diminue et allonge à son gré.

de près de 700 francs. La nuit se passa au milieu d'appréhensions continuelles; l'aurore arriva enfin, mais très sombre, et triste présage d'une journée encore moins heureuse.

Comme les Bororos sont habitués à marcher toujours dans la ligne droite, ils s'inquiètent fort peu des difficultés et des inégalités du terrain, mais dans les circonstances où nous nous trouvions, il nous fallait faire de nombreux détours pour faciliter le passage aux animaux. Nos capitaines ne voulaient rien entendre et c'était à contre-cœur qu'ils ouvraient la marche, trouvant que tourner le dos à la direction que l'on veut atteindre était contraire aux principes de la logique, *la leur*. Les braves gens ne possédant pas de boussole avaient peur de perdre la leur. Que de temps nous perdons dans ces innombrables zigs-zags; bien souvent, ce n'était qu'après de longues heures que nous pouvions suivre la direction voulue. En ces moments nos guides ne nous abandonnaient pas, sans doute, mais au lieu de rester à l'avant-garde ils se mettaient derrière nous. Nous avions beau les appeler, leur crier :

« Capitaine *Joaquim*, capitaine *Major*, *mala trabaia ippo! trabaia aúdra!* — Venez donc couper les branches; venez tracer la route. »

Et ils nous répondaient d'une voix basse et avec tristesse :

« *Mareu baiquino!* — Ce n'est point par là que nous devons aller ».

Ce même jour, où il nous semblait que tout se réunissait pour empêcher notre marche rapide, nous décidâmes d'envoyer l'indien *Ambrosio* à *Poboré*, le village le plus voisin pour informer les indiens de notre arrivée.

Les capitaines, apprenant le départ de leur compagnon, voulaient à toute force le suivre, nous laissant, disait *Joaquim*, continuer seuls nos tours et détours et promettant de revenir avec les nouveaux indiens, objet de notre long et pénible voyage. Nous réussissons difficilement à les convaincre que sans eux nous nous égarerons au milieu de ces taillis. Ils se laissèrent enfin convaincre et *Ambrosio* peut partir.

Nous avançons lentement et peu après se présentent à notre vue de hautes cimes très étendues, se prolongeant du nord au sud, dans la direction des *aldeamenti* ou villages indiens. Naturellement, notre chemin était tout tracé, mais Dom Balzola prétendit qu'il nous fallait aller juste à l'opposé, pour atteindre une crête qui devait nous épargner quelques dangereux passages. Le capitaine *Joaquim*, déjà un peu furieux de n'être pas allé avec *Ambrosio*, trouvait absurde de tourner ainsi le dos au hut que nous voulions atteindre, et à ce propos il engagea une vive discussion avec D. Balzola qui dut céder

pour ne pas trop irriter son adversaire. Mais le cacique persista dans sa colère au soir de la défiance manifestée par mon cher confrère sur ses connaissances géographiques, et piquant des deux, il nous laissa vite en arrière. Quelques instants après nous ne le voyions plus. Qu'était-il devenu? Où allait-il? Il ne nous restait plus que le vieux et bon *Major* qui, hélas! ne nous était pas d'une grande utilité, ignorant totalement le chemin.

Vous pouvez, bien cher Père, vous imaginer notre situation sous les brûlants rayons d'un soleil tropical, au milieu des bois, à la merci de tous les événements, nos animaux excessivement fatigués, sans compter l'anxiété où nous mettait l'ignorance de la route. Il était cependant de toute nécessité que nous allions de l'avant.

Nous étions au 4 août, anniversaire du couronnement de Pie X, ce Pape qui nous envoyait à la conquête de nouvelles brebis; en même temps nous célébrions la fête de S. Dominique, et nous comptions sur ce grand saint pour nous tirer d'embarras. En avant donc, et le chapelet dans la main gauche, le coutelas dans la droite, nous marchions depuis près de trois heures quand nous nous trouvons au sommet d'une haute muraille de 300 mètres, taillée à pic, en forme d'amphithéâtre entourant une vaste superficie de 12 à 15 hectares. Ce magnifique spectacle me rappelle le majestueux Colysée romain. Les immenses forêts qui l'encadraient lui donnaient encore une beauté plus merveilleuse. Nous demeurâmes un long quart d'heure à contempler ces magnificences de la Toute Puissance Divine, trompant de cette manière la tristesse qui envahissait notre esprit. Ce n'est que trop exact; quand l'homme abattu par la douleur promène son regard sur tout ce qui l'entoure et en tout reconnaît le doigt de la Bonté infinie, il se sent alors supérieur à toutes les misères du temps.

En route de nouveau. — Retour du Capitaine Joaquim. — Une autre nuit affreuse.

Après cette halte qui nous repose, nous reprenons notre marche, faisant toutes sortes de suppositions plus défavorables les unes que les autres et ajoutant à notre tristesse. Mais, ainsi que le dit le vieux proverbe brésilien. *Dios escreve direito por linhas tortas* (Dieu écrit en ligne droite même sur des lignes courbes). Et nous, nous souvenant que nous sommes dans le béni mois de l'Assomption de la Madone, nous plaçons notre confiance en cette bonne Mère, certains que nous n'aurions rien à craindre. Si *Deus pro nobis, quis contra nos?* La Divine Providence nous montra bientôt en effet qu'elle est

la mère des affligés. Nous venions d'effectuer une descente fort dangereuse à travers pierres et taillis, lorsque tout au bas nous trouvons à notre grand étonnement un pont naturel dont la construction fut aussitôt attribuée au *Papae Grande*, c'est-à-dire, à Dieu, par le capitaine *Major*, voulant ainsi indiquer que la nature étant fille de Dieu, cette beauté naturelle ne pouvait provenir que de Lui. Ce pont forme une grotte magnifique sous laquelle coule un délicieux ruisseau dont l'onde cristalline et fraîche éteignait bien vite la soif qui nous dévorait. Notre photographe *Schinardi* en prit une vue dont le résultat est très douteux par suite de la grande obscurité où nous nous trouvions plongés.

Nous voyons enfin reparaître *Joaquim* qui, comme si rien n'était advenu, me dit qu'il nous avait laissés pour reconnaître le terrain et chercher les meilleurs passages, puis, reprenant sa bonne hachette il nous précède de nouveau. Brave homme! Tandis que très effrayés, nous faisons sur son compte les jugements les plus téméraires, il se cassait la tête pour nous découvrir des chemins plus sûrs, évitant ainsi les discussions avec *D. Balzola* et nous prouvant une fois de plus qu'il tenait sa parole d'honnête guide.

Nous arrivons heureusement dans une belle et riante vallée, au centre de laquelle se trouvait comme un petit lac, hélas! couvert de myriades d'insectes. Nous le contourrons et nous décidons d'installer notre campement pour la nuit. Tout d'abord, nous retrouvons nos habituels compagnons de toutes les nuits, les moucheron, les *lante-olhos*, sorte de lèche-yeux, les *borrachudos*, les *carrapatos*, etc., qui savent bien nous empêcher de dormir. Puis vers dix heures, le vent s'élève violent, élevant les flammes des taillis à une hauteur de cinq à dix mètres et les attirant de notre côté, de sorte que pendant plus de quatre heures, nous éprouvons la grande frayeur d'être asphyxiés. Comment exprimer les transes par lesquelles nous passons! Dans l'espoir que Dieu nous délivrerait de ce danger, nous faisons la comparaison de ces flammes avec celles du Purgatoire et de l'enfer. Au milieu de l'obscurité de l'air, nous apercevions ces langues de feu se perdre à l'horizon, activées par la tempête, et rendues encore plus lugubres par les sourds roulements du tonnerre. Nous avons réussi à prendre plusieurs vues de ce grandiose et terrifiant spectacle nocturne; nous les développerons à notre retour à Cuyabá, et je vous les expédierai si elles sont bien réussies. A peine l'aube apparaissait-elle que nous célébrons le saint Sacrifice, puis nous nous joignons le jeûne avec un peu de riz et un reste de *passoca*, qui est la nourriture que l'on prépare pour les longs voyages à travers ces interminables

forêts. Remontant alors sur nos montures presque fourbues, nous suivons nos guides après avoir imploré la maternelle protection de Notre Dame des Neiges.

Une bonne journée. — Sur la rive du Rio Pogubo. — Retour d'Ambrosio. — La nuit.
— Départ des Indiens pour les campements.

Cette fois-ci nos Bororés sont au comble de la satisfaction, car ils constatent que nous suivons fidèlement la direction qu'ils nous avaient indiquée. La bonne Vierge eut pitié et d'eux et de nous, en nous accordant une journée splendide. Nous traversons en effet sans aucune difficulté cinq ruisseaux sur des ponts qui étaient comme autant de chefs-d'œuvre de la nature, lancés sur ces lits de torrent; d'autrefois nous passions comme par enchantement au milieu des bourniers, sur de larges pierres qui y étaient disposées. Avec quelle joie, quel entrain, quelle activité, nos chers indiens compaient les arbrisseaux qui gênaient notre marche. C'est dans des conditions relativement bonnes que nous arrivons au bord du Rio Pogubo, connu également sous le nom de fleuve *S. Laurent*.

Il n'était que 2 h. $\frac{1}{2}$ de l'après-midi, mais voyant nos animaux presque épuisés et nous trouvant satisfaits du chemin parcouru, nous arrêtons de camper en cet endroit et de chercher les moyens de traverser le plus facilement ce Rio dont les eaux se précipitent avec une rapidité furieuse entre des bancs de pierre de 40 à 50 mètres de hauteur. Pendant nos recherches, voici que providentiellement nous voyons revenir notre cher ambassadeur *Ambrosio* que nous croyions au milieu des sauvages. Il nous informa que l'on ne pouvait plus aller de l'avant avec les montures et que même pour les piétons le chemin ne laissait pas d'offrir les plus graves difficultés, surtout pour nous qui étions déjà sans provisions. Quoi qu'il en soit, notre résolution est bientôt prise, nous nous servons du cheval de *S. François d'Assise*, c'est-à-dire de nos jambes, mais que faire des animaux et des caideux destinés aux sauvages. Après une brève délibération, nous jugeons qu'il était mieux d'envoyer nos trois indigènes aux susdits villages et de communiquer aux indiens que nous les attendons à cet endroit.

Ils acceptèrent tout joyeux l'honorifique ambassade, mais avant de partir ils voulurent à tout prix voir les objets destinés aux indigènes afin de pouvoir les leur décrire plus minutieusement, et même ils désirèrent leur en porter quelques échantillons, tels que mouchoirs, ciseaux, miroirs, fil, instruments de pêche, etc. Nous leur donnâmes également pour leur voyage trois

livres de farine et une de *rapadura*. Pendant la nuit ils rôtièrent un énorme *latou* que venait de tuer le capitaine *Joachim*, et au petit lever du jour ils le dévorèrent tout entier, ne laissant que quelques bribes de l'écaille recouvrant le dos de l'animal, et encore, après l'avoir bien léchée.

Leur repas terminé, ils vinrent nous faire leurs adieux, le cœur gai, le visage souriant. Ils nous serrèrent la main, puis s'en allèrent remplir leur mission avec la pensée d'arriver au premier village avant la tombée de la nuit.

Je trouve très intéressant et très pratique le système dont les indiens usent pour préparer la cuisson de cet animal, petit mammifère de la famille des édentés, recouvert sur la partie supérieure du corps par une carapace en tout semblable à celle de la tortue, mais un peu moins épaisse. Ils creusent en terre un trou d'une soixantaine de centimètres de profondeur avec une largeur égale et une longueur de 90 centimètres. En ce four singulier ils font un petit feu dont ils éparpillent les braises, puis ayant tiré les intestins de l'animal ils le couchent dans le trou, le recouvrent d'un bon tas de braises. Celles-ci supportent une couche de terre qui à son tour sert de base à un autre excellent feu. En voyant nos indiens accomplir pendant la nuit tous ces préparatifs, je me doutais qu'une surprise nous serait réservée à notre réveil. Hélas! les trois gourmands avaient déjà liquidé leur cuisine, ne laissant du pauvre animal que la carapace trop coriace pour leurs mâchoires cependant très solides.

Nous étions au 6 août, jour de la fête de la Transfiguration de Notre Seigneur au Thabor. Nous offrons le saint Sacrifice, suppliant le Sauveur qu'il voulut bien se transfigurer de nouveau, non comme au Thabor où on lui offrait seulement trois tentes, mais environné de ces nombreuses huttes et cabanes où pullulent tant de pauvres fils de la forêt, gémissant en ces régions inhospitalières sous le joug tyrannique du prince des ténèbres. Oui, que dans ces lieux sauvages planent et brillent les mystiques splendeurs de leur transfiguration chrétienne par le moyen de la Foi qui recevra dans son sein ces tribus régénérées par les eaux du baptême, et alors la salutaire influence de ce sacrement les aidera à se perfectionner dans les voies de la civilisation et de l'évangélisation. Et ainsi, le centre de ces sombres et mystérieuses forêts dont les habitants, hier encore, étaient idolâtres, superstitieux et ennemis de la société, pourra être transformé en un centre béni d'enfants de la sainte Eglise et de citoyens utiles à leur patrie.

Cet emplacement entouré de trois grandes collines fut appelé par nous *Mont de la Transfiguration*, et c'est là que nous attendîmes le résultat de l'ambassade extraordinaire de nos parlemen-

taires. Au lieu de la vision béatifique dont furent favorisés les trois grands apôtres, nous nous trouvâmes à la merci de nuées d'insectes dont nous avons eu déjà à faire si souvent l'éloge, et sous une chaleur vraiment étouffante. Trois jours se passèrent en cette attente: nos animaux purent au moins se refaire des fatigues subies pendant l'aller et mieux se disposer pour le retour. Pour nous, nous sommes en proie à d'affreuses sangsues qui s'engraissent à nos dépens. D'autre part, malgré les économies que nous faisons en restreignant la portion à chacun de nos repas, nous constatons, hélas! bientôt le fond des sacs qui autrefois contenaient nos vivres, et nous croyons prudent, avant de remplir pour la dernière fois notre *cua* (1) de farine de manioc, d'aller à la recherche d'autres aliments, ces aliments que jadis nous ne songions guère à disputer aux in-



NICHTEROY (Brésil) — Groupe de jeunes enfants du Patronage admis par le Nonce Apostolique à la première Communion.

diens qui s'en nourrissaient, tant ils nous paraissaient répugnants. Combien nous fûmes heureux de manger des *palmitos*, des *guariribas*, des *cocos*, etc.! Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit le proverbe, et au cours de notre vie pratique nous avons maintes fois compris le sens de ces autres paroles: le meilleur aliment est toujours l'appétit. Ah! au cours de ses périlleux voyages à travers ces immenses forêts, si le missionnaire n'avait pas les promesses de la Foi qui réanime et adoucit ses grands sacrifices, il verrait malheureusement bientôt s'évanouir toutes les espérances les plus belles, les plus consolantes.

A la prochaine occasion j'espère être à même de vous envoyer les touchants détails de l'arrivée d'une belle caravane de sauvages, habillés, comme d'habitude, à l'*adamique*, et je vous ra-

(1) La *Cua* est une espèce d'écuelle, faite avec l'écorce d'un fruit du même nom.

conterai aussi cette providentielle rencontre en des parages qui certes inspirent peu de confiance.

En attendant, veuillez, très vénéré Père, nous recommander à nos chers Coopérateurs et aux bonnes Coorératrices; bénissez notre Mission de régénération, bénissez-nous tous et surtout votre dévoué et obéissant fils en N. S.

DOM A. MALAN.
Missionnaire salésien.

Chine.

Nouvelles de l'Extrême Orient.

(Lettre de D. J. Fernani).

Macao, 21 novembre 1907.

Bien cher M. le Directeur,

Vous m'écrivez que les lecteurs du *Bulletin* sont toujours heureux de lire des relations de Missions, et vous daignez ajouter qu'ils seraient particulièrement enchantés d'entendre parler de l'Extrême Orient. Hélas! à dire vrai, nous autres Chinois, nous sommes des nouveaux-venus et nous ne connaissons que les quatre murs de notre petite et bien modeste maison. Bien que nous ne sachions pas encore grand'chose de Macao, je veux cependant essayer de vous faire plaisir et en même temps aux fidèles lecteurs du *Bulletin* en vous entretenant de deux événements qui se reproduisent presque chaque année, et en vous en donnant les plus complets détails. Je vous parlerai tout d'abord du typhon, car nous en ressentons en ce moment les douloureux effets.

Le typhon. — Signes précurseurs. — Heures terribles. — En une seule heure de durée, le cyclone faisait, l'an passé, dix mille victimes.

Le terrain de bataille du typhon s'étend généralement entre *Manille* et l'île d'*Haynam*; ce qui fait que nous ne sommes pas nous-mêmes à l'abri de ses violences. On sait encore qu'il est produit par des regonflements atmosphériques de la chaleur équatorienne qui, tels des gouffres immenses creusés au milieu de l'Océan, ne peuvent persister longtemps sans que les courants froids ne s'appesantissent sur eux d'une manière terrible et ne parviennent à rétablir l'équilibre dans le royaume troublé d'Eole.

Mais revenons aux faits.

Tandis que je me promenais sur la plage avec nos petits bonhommes à queue naissante, un

coup brusque de tonnerre me fit lever la tête. Ce que je vis était étrange! aucun éclair n'avait précédé et annoncé le coup de tonnerre, mais un grand cercle de nuages blafards s'étendait rapidement en éventail, de l'est à l'ouest.

Mauvais signe! Depuis quelques jours la chaleur était insupportable; il semblait que nous dussions mourir asphyxiés. Subitement le ciel revêt des teintes bien diverses, tantôt foncées, tantôt claires qui se rapprochent, se fondent, se séparent de la manière la plus merveilleuse. Peu après le soleil disparaît et sur la mer tombe lentement un voile sombre, olivâtre. Les flots se soulèvent en une ébullition mystérieusement bourdonnante, comme s'ils voulaient conjurer un malheur prochain.

Le lendemain les nuages couvrent de toute part l'horizon, s'élevant très haut, très haut, d'un gris sombre et immobiles; c'est une véritable chape de plomb, une oppression générale qui pèse sur tout et sur tous, et avec cela, un calme inaccoutumé, traître, perfide.

Les oiseaux de mer volent à grands coups d'ailes, lançant des cris qui paraissent des plaintes; ils semblent anxieux de trouver vite un refuge dans le creux des rochers ou dans l'obscurité des bois.

Tout le monde n'a qu'une parole sur les lèvres: le typhon!

Nous voyons en outre des quantités de barques de toute sorte et de toute dimension, comme en proie à une terreur panique, leurs longues voiles toutes déployées, se diriger en toute hâte vers une anse de sable où les eaux basses semblent leur promettre une plus grande sécurité. Combien y en a-t-il? Il en passe, certes, des milliers. Et bientôt les gros navires, les transports et les bâtiments de guerre ne vont pas tarder à chercher un abri.

Nous y sommes!

L'Observatoire de la ville donne un signal par le moyen d'une grosse boule suspendue par un fil. Trois coups de canon tirés d'un des forts avertissent que l'ouragan est imminent, et tous se tiennent sur leurs gardes. La cité devient un désert. L'unique soin, la seule pensée qui préoccupe les esprits est d'étayer et de barricader portes et fenêtres, afin d'interdire l'entrée des maisons au redoutable ennemi. Celui-ci commence déjà dans la soirée du 13 septembre, à gémir, soupirant après sa proie. Ce sont des heures terribles ou plutôt des journées entières où l'on ressent toutes les affres de la mort.

La nuit avec ses ténèbres ajoutait encore quelque chose de plus sinistre à l'inévitable désastre. Que l'innocence est heureuse!... Nos petits Macaotiens s'abandonnèrent bientôt au sommeil, de temps en temps agité, c'est vrai, mais profond,

ininterrompu. Pour nous, nous nous efforcions de bien boucher tous les soupiraux et de renforcer les endroits qui nous semblaient les plus faibles. Mais, mon Dieu! que se passait-il au delà de nos murailles ?

Il est inutile de dire que tout ce qui est mal clos ou n'a point de solide résistance, est arraché et porté au large par le terrifiant cyclone. Seuls les arbres colossaux, que l'on appelle arbres de la pagode, semblent accepter le défi; ils essayent de s'opposer à l'adversaire, poussant, quand leurs branches craquent, des hurlements qui font frissonner, et cela jusqu'à ce qu'ils ne soient entièrement déracinés, ou que, privés de leurs feuilles et de leurs rameaux, ils ne soient plus que des troncs dénudés et désolés.

Et pendant ce temps, comment ne pas penser avec la plus profonde tristesse au sort de tant de pauvres gens logés dans de misérables cabanes. Pour nous qui nous trouvions dans la maison de campagne du Séminaire, laquelle nous avait été gracieusement prêtée pour nos quelques jours de vacances, nous vivions dans une tranquillité relative, ayant cependant toujours à redouter la violence du typhon. Et, en effet, le dortoir des enfants, plus exposé à la rage du vent, fut fortement secoué, comme sous l'effet d'un tremblement de terre. Nous appréhendions que l'ouragan n'ouvrît quelque fenêtre et pénétrant dans le dortoir, n'y commît les plus graves dégâts. Le moins qui aurait pu arriver eût été de soulever la toiture et de l'emporter, Dieu sait où ?

Ah! quel infernal charivari! Je ne sais comment en donner une faible idée! Comment exprimer l'angoisse de notre cœur, surtout au moment où l'ouragan, se déchaînant avec plus de force contre les portes, il nous semblait entendre le bruit de nombreux coups de canon? Et partout, partout, c'étaient des craquements dans les murailles, sur les parquets, dans les escaliers, des sifflements aigus ou violents, etc., comme si notre habitation pourtant bien solide, fut devenue une pauvre carcasse battue au gré des vents ou soufflée par les flots de la mer.

La violence du typhon est telle qu'elle contraind des blocs énormes à abandonner leur position séculaire pour rouler avec fracas le long des montagnes, écrasant tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage. Cette violence est telle que bien des fois les plus gros navires furent soulevés comme de simples fétus de paille et portés à plusieurs mètres de la plage. Pour en avoir une idée assez nette, il suffit de se rappeler le typhon qui passa l'an dernier sur Hong-Kong et qui, dans l'espace d'une heure à peine fit plus de dix mille victimes. Et les annales historiques de ces contrées regorgent de faits encore plus désastreux!

Un héroïque sauvetage.

Je ne crois pas qu'il soit possible à quelqu'un de décrire la lutte que le typhon engage avec son rival le plus acharné, j'ai nommé *la mer*, car personne ne sera jamais assez audacieux pour s'en approcher et contempler ce terrifiant spectacle. Nous nous trouvions dans *l'Ile Verte*, pas très éloignés de la basse mer, où précisément s'étaient réfugiées les embarcations dont j'ai parlé plus haut; nous étions plus que convaincus que dans cette horrible nuit il avait dû se passer quelque chose d'extraordinaire. Ce n'était, hélas! que trop réel.

L'excellent Père Garaix, jésuite canadien, avait bien voulu, durant ces quelques jours de vacances, nous honorer de sa compagnie, et il fut toujours notre vigilant et inlassable gardien surtout au moment du danger commun. Vers le matin, il lui semble, au milieu de l'horrible bruit du tonnerre, de la pluie et du vent, entendre crier: au secours, et par un soupire qu'il ouvre avec la plus extrême prudence, il entrevoit des barques qui s'agitent furieusement et des hommes qui luttent contre la mort.

Sa résolution est bientôt prise: — « J'y vais ». Et je lui réponds: « Je vous accompagne ». Je ne suis pas seul, car un des nôtres s'étant chargé de la garde des enfants, tous les autres confrères apprenant ce qui passait non loin de nous se déclarèrent prêts à risquer leur propre vie pour sauver celle du prochain. Et nous voilà partis, les poings fermés, les bras tendus en avant, la tête penchée, tentant de nous frayer un chemin à travers la fureur de l'ouragan.

Spectacle incroyable! Toute la vaste cour s'était transformée en un immense lac, et le lac en une mer démontée dont les vagues furibondes passaient par dessus le haut mur d'enceinte.

C'est lorsque nous sommes devant la grille de fer que la lutte s'engage plus vive. Nous parvenons à l'ouvrir; mais l'eau et le vent la repoussent contre nous, au risque de nous briser la tête. Le vent lançait contre nous des trombes d'eau qui nous frappaient au visage et nous piquaient les yeux comme de la grêle.

Ainsi étourdis par la rage brutale des éléments, et enfoncés dans l'eau pour ainsi dire jusqu'au cou, nous ne savions plus comment sortir de cette pénible situation. Et toutefois les cris d'une créature humaine blottie comme un pauvre chien contre le mur et accrochée à une barre de fer (qui sait depuis quand elle s'y trouvait et comment elle était parvenue à cet endroit!), de plus, les clameurs des enfants, des femmes et des hommes, plus fortes que le fracas de la mer, nous remuèrent le sang, nous donnant du cou-

rage et par conséquent l'audace nécessaire pour continuer dans la lutte acharnée.

Quels moments terribles! Nous nous lançions contre les flots et les flots nous renvoyaient violemment, nous submergeant, nous repoussant comme avec la main, bien résolus à accomplir le crime. Un malheureux jeune homme qui se trouvait sur une petite barque était brutalement lancé contre le mur et du mur était immédiatement rejeté au loin pour y être bientôt renvoyé. Il ne fallait plus que quelques instants pour que lui et son embarcation fussent complètement mis en pièces. Il en était de même de quelques autres, qui, montés sur un frêle radeau pour ainsi dire hors d'usage, étaient, à tout instant menacés d'être broyés. Sur un autre point une famille entière avait pu, comme par miracle, être recueillie sur un vapeur, au moment où leur *shanpan* s'enfonçait dans l'eau, et ces pauvres gens se lamentaient et jetaient de hauts cris à la pensée de la destruction et de la perte de leur unique gagne-pain.

Enfin, et grâce à Dieu, tous ces infortunés purent être sauvés, mais au prix de quels efforts, de quelle énergie, et dans quel état! Tous étaient défigurés, tremblants, et sur plusieurs le sang continuait à couler des blessures reçues. Quelle ne fut pas leur joie de se sentir en sûreté et de savoir qu'ils allaient trouver un logement et de la nourriture même pendant plusieurs jours!

Je dois reconnaître que notre consolation ne fut pas moindre d'avoir contribué à cette œuvre de sauvetage. C'est qu'en effet ils étaient une dizaine entre hommes, femmes et enfants, et tous étaient payens. Le lendemain, la tempête étant calmée, ils s'en allèrent tristement à la recherche des misérables débris de leurs barques brisées, et ayant retrouvé quelques idoles, ils les jetèrent avec rage et mépris sur la plage. Dieu veuille que dans leur esprit exaspéré ils aient réfléchi qu'il vaut mieux embrasser cette religion sainte qui inspire le sacrifice de la propre vie pour le salut du prochain, que de se prosterner honteusement devant ces monstrueuses statues incapables de quoi que ce soit.

Enfin et heureusement le typhon toucha à sa fin; il cessa complètement. Hélas! elles sont rares les maisons de Macao qui n'ont pas été endommagées. Deux ou trois se sont écroulées faisant une demi-douzaine de victimes et un plus grand nombre de blessés. Quoi qu'il en soit, tout est passé, je le répète, et il ne nous reste qu'à remercier le Seigneur d'avoir échappé aux dangers et d'être sains et saufs.

Je devrais maintenant vous parler d'un autre sujet, mais je m'aperçois que j'ai dépassé les limites de la discrétion; ce sera donc pour une autre fois.

J'ose croire que si elle ne rencontre pas sur sa route un nouveau typhon, ma lettre vous parviendra assez à temps pour vous présenter nos souhaits de bonne fête de Noël ainsi qu'à tous nos Supérieurs Majeurs et à la grande et généreuse famille de nos Coopérateurs et Coopératrices.

Croyez-moi toujours votre très affectionné confrère

Dom J. FERNANI
Missionnaire Salésien.



La Religion inspiratrice des arts.

UN des plus riches propriétaires de notre village mariait récemment sa fille. J'étais témoin. J'emmenais mon ami le philosophe, à la cérémonie nuptiale, à l'église. À la sortie, mon ami marchait à côté de moi, silencieux et soucieux.

« — Qu'avez-vous? lui dis-je,

« Il me répondit brusquement: Est-ce que toutes ces momeries du culte catholique ne vous choquent pas singulièrement? Est-ce que vous pouvez voir, sans un sentiment de révolte, ce mélange de matérialité et de mysticisme, ces changements de costume? J'en suis irrité. Et vous?

« — Moi, j'en suis ému, et notre différence tient à une simple différence d'attitude. Vous avez regardé l'autel, moi j'ai regardé l'assistance. Qu'ai-je vu? La jeune mariée, le front enseveli dans ses mains, agenouillée dans le recueillement et la prière; à côté d'elle, sa mère priant aussi, le visage rayonnant de joie et sillonné de larmes, les regards tournés vers le ciel comme pour y chercher espoir et soutien. Autour d'elles, des sœurs, des parentes, des amies, tout unies dans le même sentiment de piété et de supplication. Cette vue a produit en moi un singulier mouvement d'imagination. Regardant cette petite église qui date du XIII^e siècle, je me suis mis à penser tout ce que, depuis tant d'an-

nées, ces murailles antiques avaient vu de familles et de générations s'agenouiller devant ce même autel, avec la même ferveur et la même joie. Ma pensée marchant toujours, je me suis rappelé comment aux jours de deuil ainsi qu'aux jours de fête, aux funérailles comme aux mariages, ces cérémonies qui vous choquent tant, ont parlé puissamment à l'imagination et à l'âme humaine; combien le catholicisme, depuis 1800 ans, a séché de larmes, consolé de désespoirs, éclairé de consciences, relevé de courages, réconforté de cœurs, inspiré de vertus, et j'en suis sorti, tout philosophe spiritualiste que je suis, pénétré de la grandeur de cette religion qui a répandu tant de bienfaits dans le monde.

« Du reste, voulez-vous vous rendre compte de son influence sur la civilisation? Supposez un moment, qu'elle n'a pas existé. Effacez par la pensée, ce qui subsiste d'elle dans les trois domaines du beau, du vrai et du bien. Commencez par les arts plastiques... Entrez dans tous les musées et décrochez des murailles, à l'exemple de nos édiles, l'image du Christ. Faites disparaître tous les tableaux, où figurent la Vierge et Dieu. Emportez les toiles ou les statues qui représentent des saints, des martyrs, des apôtres.

« Après la peinture et la sculpture. passez à l'architecture et jetez bas toutes les cathédrales.

« Après l'architecture, la musique. Razez du nombre des compositeurs Haëndel, Palestrina, Bach et tant d'autres. Expurgez l'œuvre de Mozart, de Pergolèse, de Rossini, de tout ce qui a été inspiré par la religion chrétienne.

« Entrez ensuite dans la sphère de la pensée et de la poésie; supprimez Bossuet, Pascal, Fénelon, Massillon; ôtez Polyucte à Corneille, Alhalie à Racine; proscrivez le nom du Christ dans les vers de Lamartine, de Victor Hugo, voire de Musset.

« Ce n'est pas tout, faites un pas de plus, détruisez aussi les hôpitaux, car le premier hôpital fondé dans le monde a été fondé par une femme chrétienne; supprimez

les saint Vincent de Paul, les saint François de Sales, les saint François d'Assise; effacez enfin, effacez toutes les traces qu'a laissées sur la terre le sang sorti des blessures de celui que vous appelez: le Pendu.

« Puis, cette besogne accomplie, retournez-vous: embrassez d'un coup d'œil les 1800 ans échelonnés derrière vous et regardez sans épouvante, si vous le pouvez, le vide que fait à travers les siècles, cette seule croix de moins dans le monde. Après cela, mon cher ami, mon opinion est faite, ma règle de conduite fixée. »

ERNEST LEGOUVÉ.



Bibliographie

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

ÉTUDES — 5 janvier 1908: L'Église et la Critique biblique, *Joseph Brucker* — La Spoliation de l'Église. — Qui en est responsable, *H. Berchois* — Sur la Côte des Esclaves. — La Mission du Docteur Bayol, *A. de Salinis* — Deux nouveaux Mondes, *P. de Vrégille* — Ménandre. — Découverte d'un manuscrit, *André Brémond* — Balzac inédit. — Lettres à G. du Vair et au P. Garasse, *Eugène Griselle* — À propos du deuxième centenaire de Mabillon — L'œuvre érudite des Bénédictins de Saint-Maur, *Jules Doizé* — Le Motu Proprio « *Praestantia* » de S. S. Pie X, *Lucien Choupin* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 janvier 1908: « Philosophie pérennis », *Louis Baille* — La troisième loi Briand, *Paul Duden* — De quelques conditions nécessaires aux œuvres sociales, *Henri Leroy* — Madagascar. — Étapes d'une annexion, *Pierre Suau* — Sur une traduction d'Aristote, *Paul Gény* — Le foyer basque. — La tradition rustique, *Pierre Lhande* — Formes littéraires et pensée chrétienne, *Charles de Rouvray* — À propos du recrutement du clergé, *N. D. L. R.* — Deux grands morts: Janssen et Lord Kelvin, *Pierre de Vrégille* — Bulletin scientifique: voies normales de pénétration du virus tuberculeux dans l'organisme, *H. Morin* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.



GRÂCES ET FAVEURS

obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

 e qui donne aux libéralités leur véritable prix, c'est moins la valeur des bienfaits considérés en eux-mêmes, que les dispositions intérieures de celui qui les accorde. De même, la reconnaissance consiste moins dans les sentiments de celui qui a été l'objet de quelques libéralités. Le moindre bienfait peut mériter une très grande reconnaissance, et la reconnaissance peut être très grande dans un cœur, sans que rien la manifeste extérieurement. C'est la disposition du cœur, c'est la volonté qui fait tout. Celui qui n'ayant rien autre chose à donner, pour témoigner sa reconnaissance, se donne lui-même et se dévoue corps et âme à son bienfaiteur, paie généreusement et avec usure les faveurs qu'il a reçues.

La bienheureuse Vierge Marie nous a comblés de biens. C'est par elle que tout nous est venu, aussi bien les dons de l'ordre naturel que ceux de l'ordre surnaturel, car c'est par elle que s'est fait homme pour nous celui par qui tout a été fait et sans lequel nous ne serions pas. Les bienfaits sans nombre que nous tenons de Marie, doivent nous être d'autant plus précieux qu'elle nous les a donnés par amour, et parce qu'elle nous considère comme ses enfants. Si donc nous voulons nous acquitter de notre devoir envers elle, nous devons l'aimer parce qu'elle nous aime, et lui être reconnaissants parce que sa libéralité pour nous est sans mesure.

Je viens vous prier de vouloir bien insérer mes remerciements dans les Annales de Notre Dame Auxiliatrice pour une grâce obtenue dans une circonstance vraiment désespérée. J'avais promis, si j'étais exaucée, de publier cette grâce et de donner pendant quelques mois une offrande. Je vous envoie donc un coupon de trois francs. J'espère vous envoyer plus sous peu.

Liège, janvier 1908.

Anonyme.

* *

Ma famille se trouvant dans une situation pécuniaire difficile, j'implorai le secours de notre bonne Mère Auxiliatrice qui m'a pleinement exaucé. Je m'empresse donc, pour lui prouver ma reconnaissance, de faire publier dans le *Bulletin salésien*, comme je le lui avais promis, la grâce demandée et obtenue. Que nos cœurs se retournent toujours avec con-

fiance vers cette toute puissante Mère qui ne nous abandonnera jamais dans les moments difficiles.

Lyon, 1 janvier 1908.

A. M. M.

* *

Veillez bien remercier avec moi Notre Dame Auxiliatrice pour une grâce insigne qu'elle vient de m'accorder, et au delà de mes prévisions. Je lui avais demandé de m'obtenir une position pour un jeune homme auquel je m'intéressais beaucoup, et dès que j'ai eu promis de faire publier la grâce obtenue, dans le *Bulletin Salésien*, les pourparlers ont aussitôt commencé et bientôt abouti. Ci-joint un mandat-poste de dix francs, ainsi que je l'avais promis, et merci de tout cœur à notre bonne Mère du Ciel.

15 janvier 1908.

N. R.

Ayant obtenu de Notre Dame Auxiliatrice une grande amélioration dans notre situation, je viens exprimer notre reconnaissance en envoyant une petite offrande de cinq francs. Nous demandons encore à cette bonne Mère de protéger nos intérêts spirituels et temporels: ceux-ci sont encore bien embarrassés, mais notre confiance en la T. S. Vierge est grande.

Toulouse, 13 janvier 1908.

V. P. L.

* *

Je remercie de tout cœur et avec profonde reconnaissance notre bonne Mère Marie Auxiliatrice pour plusieurs faveurs qu'Elle a daigné m'obtenir dans ma famille. Je sollicite toujours sa puissante et maternelle protection. Ci-joint la minime somme de cinq francs pour les orphelins de Dom Bosco.

Puy — Beaulard, 15 janvier 1908.

L. F.

* *

J'ai obtenu de Notre Dame Auxiliatrice, après la promesse d'une offrande, une grâce temporelle. Je viens exprimer toute ma reconnaissance à cette bonne Mère et je vous envoie l'offrande promise.

X, janvier 1908.

N. N.

* *

Je viens m'acquitter d'une dette déjà ancienne. J'ai demandé par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice, une grâce temporelle qui en réalité en forme deux, car elle atteint deux familles différentes. J'ai été exaucée. J'envoie donc à notre Mère bien aimée les cinq francs promis pour les Œuvres de Dom Bosco.

Veuillez le faire savoir pour qu'on recoure toujours à Marie avec plus de confiance et qu'on l'aime toujours davantage

Montpellier, 23 décembre 1907.

C. D.

Je vous adresse un mandat-international de vingt-cinq francs pour les Œuvres de Dom Bosco et la célébration d'une messe d'action de grâces à l'autel de Marie Auxiliatrice. Je vous demande aussi de vouloir bien me recevoir au nombre des Coopératrices de vos œuvres. J'avais fait cette promesse à la Sainte Vierge et à Saint Joseph, s'ils m'obtenaient une grâce temporelle très importante, et j'ai été exaucée au delà de mes désirs. Que cette tendre Mère et son saint époux en soient bénis! Je me mets avec mes chers enfants et en toute confiance sous leur puissante protection.

Grèsy sur Aix, 31 décembre 1907.

V. J. C.

* *

Ayant promis cinq francs à Notre Dame Auxiliatrice si elle rendait la santé à ma mère qui était très malade, je viens m'acquitter de cette dette de reconnaissance envers cette bonne Mère.

Orléans, 4 janvier 1908.

Y. F.

* *

Je vous adresse un bon de poste de deux francs pour une Messe d'actions de grâces à Notre Dame Auxiliatrice. Merci à cette bonne Mère d'avoir bien voulu guérir ma fille sans aucune opération et je la supplie de continuer à la protéger ainsi que toute ma famille. Je remercie encore la T. S. Vierge de nous avoir fait trouver ce dont nous avons besoin et je la supplie d'arranger nos affaires le plus tôt possible, c'est-à-dire, quand la divine Providence le jugera à propos.

Launac, 20 décembre 1907.

A. P.

..

Une famille de ma paroisse se trouvait en proie à la tristesse à cause d'un usurier intransigeant qui voulait être payé avant la première moitié du mois; sans quoi, il faisait vendre leur maison et ses dépendances. On

vint demander conseil afin de pouvoir se tirer de ce mauvais pas. Je conseillai donc de faire une neuvaine de prières à Notre Dame Auxiliatrice et à son grand serviteur le Vénérable Dom Bosco. Au milieu de la neuvaine tout espoir semblait disparaître, quand le dernier jour le tout était arrangé. La date d'effectuer le paiement arrivée, la somme de 20.000 francs est remise au créancier et la joie est rentrée dans ce foyer, plein de reconnaissance pour cette bonne Mère.

La Manouba, 20 janvier 1908.

A. V.

* *

Un ami de Notre Dame Auxiliatrice, ayant deux grâces très importantes à obtenir d'ici le 15 février, se promet de les mentionner en envoyant une grosse somme pour les Missions.

Vienne, 25 janvier 1908.

Un ami de N. D. Auxiliatrice.

* *

Ci-joint un franc en timbres-poste, avec prière d'insérer dans le *Bulletin salésien* l'expression de ma vive reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice par l'intercession de laquelle j'ai obtenu la guérison d'une affection douloureuse qui pouvait devenir grave.

Liège, 11 janvier 1908.

E. S.

* *

Je vous fais parvenir ci-joint cinq francs pour vos enfants en reconnaissance d'une grâce temporelle obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice; je vous prie de la publier dans le *Bulletin*. Je demande en ce moment une nouvelle grâce temporelle: veuillez faire prier vos orphelins pour moi. Je promets de leur en-

voyer mille francs si Notre Dame Auxiliatrice veut bien nous exaucer.

Pas-de-Calais, février 1908.

C. G. M. V.

* *

Ci-joint un mandat de cinq francs en reconnaissance de la guérison de ma petite fille. Elle était atteinte d'une forte fièvre qui faisait craindre pour sa vie. Si tôt que j'ai invoqué Notre Dame Auxiliatrice, la fièvre a cessé. Faites aussi prier vos orphelins pour la guérison de mon petit fils.

Giromagny, février 1908.

J. B.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Belley — A. B.: Reconnaissance pour grâce obtenue.

Caudebec — C. M.: 5 fr. pour une grâce temporelle obtenue, et demande de messe.

Châlons sur Saône — M. C.: 2 fr. pour grâce reçue et demande d'une Messe.

Doué-la-Fontaine — Vic.^{ess} de M.: 20 fr. Reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice.

Liège — P. K.: 20 fr. en reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une faveur obtenue.

Liège — 5 fr. en remerciements à Notre Dame Auxiliatrice pour grâce obtenue.

Paris — M. L.: 20 fr. en reconnaissance d'une grâce.

Thumesnil — A. V.: 50 fr. pour les orphelins de D. Bosco, en reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice et à S. Antoine.

Villers-Cotterets — M. C.: 5 fr. en reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice.



CHRONIQUE SALÉSIENNE

TURIN. — La Fête de S. François de Sales à l'Oratoire du Valdocco. — Le 29 janvier dernier, le Saint Protecteur de l'Œuvre Salésienne était fêté d'une manière solennelle dans la splendide église de Marie Auxiliatrice. Il est superflu de parler de la pompe avec laquelle furent célébrés les saints offices tant de la matinée que de la soirée, de la magnifique décoration du Sanctuaire, de la beauté des illuminations, de la majesté des cérémonies, de la parfaite exécution du plain-chant grégorien et de la musique vocale. Ce sont là toutes choses dont sont parfaitement persuadés tous ceux qui ont coutume d'assister dans l'église de Notre Dame Auxiliatrice aux différentes solennités.

Contentons-nous de dire que le concours des fidèles fut nombreux et fort édifiant durant toute la journée pendant laquelle tous les offices furent présidés par Son Éminence le Cardinal Maffi, archevêque de Pise, qui dit la Messe de communauté et y distribua la Sainte Communion, puis assista pontificalement à la Grand'Messe célébrée par notre vénéré Supérieur Général D. Rua.

Dans l'après-midi, à l'issue des vêpres solennelles, le Révérend D. Oldano, curé de S. Hilaire, de Casale prononça un éloquent panégyrique du saint évêque de Genève, le présentant aux nombreux auditeurs comme modèle insigne de la douceur, de la bonté et de la ferveur. La fête religieuse se terminait par la bénédiction du S. T. Sacrement donnée par Son Éminence le Cardinal Maffi.

Le soir avait lieu dans le théâtre de l'Oratoire une brillante représentation des *Pistrines*, avec de beaux intermèdes de musique vocale et instrumentale.

— Faute de place, nous renvoyons au prochain numéro le compte-rendu de la magnifique séance tenue le lendemain dans le même local, à l'occasion du XX Anniversaire de la mort du Vénérable Dom Bosco, et nous espérons pouvoir également y donner la traduction du magistral discours prononcé par l'Éminent Archevêque de Pise.

BAHIA (Brésil). — Les dévoués Coopérateurs Salésiens de cette ville ont eu la généreuse idée, à l'occasion du Jubilé Sacerdotal du Très Saint Père et comme souvenir, de fonder et d'inaugurer le comité des Dames de Marie Auxiliatrice, à l'effet de contribuer de plus en plus au développement du culte de cette bonne Mère, en même temps que de venir en aide de toutes façons à l'important Établissement salésien de Bahia. La messe d'inauguration à laquelle assistaient tout le Comité et de très nombreuses Coopératrices, fut célébrée par Mgr Gonçalves da Cruz, et Mgr Manfredo Lima, directeur de la nouvelle association, voulut bien, au cours de la séance qui suivit et dans un éloquent langage, expliquer l'œuvre qui venait de se fonder, son but pratique et les multiples avantages spiri-

tuels et temporels qu'en recueilleront les promoteurs et les associés.

BUENOS-AYRES. — On nous écrit que les jeunes filles élevées dans les différents établissements d'éducation et ouvriers de Buenos-Ayres et des environs dirigés par les Filles de Marie Auxiliatrice, ont tenu, elles aussi, à faire un dévot pèlerinage au Sanctuaire de Lujan. Y ont pris part les élèves des établissements d'Almagro, Boca, Calle Brasil, Maldonado, San Isidoro, Mórón, Palermo, Baracas et Bernal avec un total de plus de 1200 jeunes filles. Spectacle bien imposant et fort touchant !

— La solennité de l'Immaculée-Conception a encore été cette fois à *Almagro* une magnifique manifestation de foi et de piété. Deux cents jeunes garçons et plus de deux cents petites filles faisaient ce jour même leur première Communion. La procession qui se déroula dans l'après-midi à travers les rues et à laquelle étaient venues s'adjoindre toutes les associations catholiques de la paroisse, fut un véritable triomphe. Plus de quatre mille personnes assistaient à la bénédiction du Saint Sacrement qui fut donnée dans le nouveau Temple. On espère pouvoir bientôt fixer le jour de la solennelle inauguration de ce dernier....

TANDJORE (Indes Anglaises). — Le dévoué Directeur de la Mission salésienne dans les Indes, Dom Tomatis que nous nous empressons de remercier, nous envoie ces lignes qui intéresseront, nous en sommes sûrs, les chers lecteurs du *Bulletin*.

Tandjore, 17 janvier 1908.

Bien cher confrère,

« J'ai l'honneur et le plaisir de vous annoncer que les Indiens ont aujourd'hui terminé leur fête du *Pongol*. Ce mot ne vous dit pas grand'chose, n'est-ce pas ? Le *Pongol* pour les Indiens, est une de leurs plus grandes solennités. L'arrivée de cette fête est un signe de réjouissances parce que le mois qui précède le *Pongol* et qui est entièrement composé de jours néfastes, va disparaître pour céder la place à un mois qui doit être infailliblement composé de jours heureux.

Pendant le mois néfaste une personne attachée au service des Pagodes se met en marche vers 4 h. du matin; elle va de porte en porte, frappant sur une plaque de bronze qui résonne fortement, avertissant ainsi les gens de se tenir sur leur garde contre les influences malignes de ce mauvais mois et d'apaiser par des adorations et des sacrifices le dieu qui y préside.

La fête dure trois jours. Pendant le premier qui est dénommé *boghy-pongol*, le pongol de la joie, les parents et les amis se visitent et se font des présents réciproques; ils se donnent des repas, et toute la journée se passe dans la plus vive allégresse.

Le second est le pongol du soleil (*souria pongol*). C'est qu'en effet cette solennité semble avoir pour objet spécial d'honorer cet astre. Les femmes mariées, après de nombreuses ablutions qu'elles font sur elles-mêmes gardant leurs vêtements, et encore toutes mouillées, font cuire en plein air du riz mélangé de lait. Dès que celui-ci commence à bouillir, elles se mettent toutes ensemble à crier: *Pongol, ô Pongol, ô Pongol*, pendant assez longtemps. Quelle cacophonie! Le vase est ensuite ôté de dessus le feu et porté devant l'idole de *Vignessonara*, le dieu des obstacles, auquel on offre une partie du riz; une

Après avoir conduit les vaches en troupe hors de la ville, on les force à s'enfuir de côté et d'autre en les effarouchant par le bruit d'un grand nombre de tambours et d'autres instruments bruyants. Ce jour-là les bêtes peuvent paître partout où elles le veulent, sans crainte d'aucuns gardiens, et quelques dégâts qu'elles fassent dans les champs où elles se jettent, il n'est pas permis de les en chasser. Que penseraient et diraient nos vaches d'Europe si elles savaient cela! Sur la fin du jour les idoles des temples sont transportées au milieu du plus grand fracas, et d'une cohue indescriptible, à l'endroit où



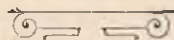
BAHIA (Brésil) — Inauguration de l'Association des Dames de Marie Auxiliatrice.

autre portion est ensuite déposée devant les vaches; enfin les gens de la maison mangent le reste.

Le troisième jour est le *pongol* des vaches. Dans un grand vase plein d'eau, on met de la poudre de *curcuma*, des graines de l'arbre appelé *puraly* et des feuilles de *margousier*. Lorsque le tout a été bien mélangé, on en arrose les vaches et les bœufs en tournant trois fois autour de ces animaux. Puis les hommes (car les femmes sont exclues de cette cérémonie) vont se placer aux quatre coins cardinaux et se prosternent devant les animaux. On peint de diverses couleurs les cornes des vaches et on leur met au cou une guirlande de feuillage vert entremêlé de fleurs, à laquelle on suspend des gâteaux, des cocos et autres fruits qui se détachant bientôt par suite des mouvements des bêtes, sont ramassés et mangés avec empressement comme quelque chose de sacré, par ceux qui assistent au *Pongol*.

l'on a de nouveau rassemblé les vaches, et en même temps les danseuses de la Pagode amusent la foule par des danses bizarres et des chants incompréhensibles pour les étrangers.

Enfin la fête se termine par un jeu plaisant. La multitude forme un énorme cercle au milieu duquel on lâche un lièvre qui s'empresse de détalier et de chercher un passage. C'est en vain; il court de droite à gauche, mais ne parvient pas à trouver d'issue. Il est bientôt éreinté de fatigue et saisi par un indien. Il ne reste plus qu'à rapporter les idoles dans leur temples respectifs, à reconduire les vaches sacrées à leurs étables et à se donner rendez-vous pour l'année suivante.... Telle est à Tandjore la fameuse fête du *Pongol*.



Vie de Marguerite Bosco

MÈRE DE DOM BOSCO

CHAPITRE XVI.

La vie réelle et ses ennuis.

Le ciel n'était pas toujours sans nuages. Dans une maison peuplée d'enfants, la patience de Marguerite était grande, il est vrai, mais l'histoire nous oblige à dire qu'elle était souvent mise à de rudes épreuves.

Amie de l'ordre et de l'économie, deux vertus si nécessaires à l'Oratoire, la maîtresse de maison ne voyait pas sans peine les dégâts et les gaspillages causés par une jeunesse vive, nombreuse et étourdie.

Et les occasions d'exercer la patience étaient pas trop fréquentes. Qu'on nous permette de relater à ce propos l'épisode suivant que nous trouvons dans le *Bulletin Salésien* de mars 1881.

« La campagne de 1840 était terminée. Fidèle à l'Oratoire où il avait été élevé, un *bersagliere* (tirailleur), de retour à Turin, suit les réunions du dimanche avec une assiduité exemplaire.

« Ses récits animés font naître dans l'esprit des enfants l'idée de jouer au soldat.

« Don Bosco consent avec joie, et le *bersagliere* forme un bataillon.

« L'administration prête deux cents fusils sans canon, les bâtons complètent l'armement, et bientôt l'Oratoire possède une milice qui peut rivaliser (plus ou moins) avec de vrais soldats.

« Toujours est-il que les jeunes gens acteurs ou spectateurs étaient passionnés pour ces genres d'exercices. Les manœuvres et les combats excitaient au plus haut point leur intérêt.

« Dans les grands jours de fête les miliciens contribuaient au bon ordre de la maison et figuraient avec honneur dans les cérémonies religieuses.

« Cela fit du bruit dans Turin. Dès ce jour, on vit s'acheminer vers l'Oratoire des enfants qui l'avaient quitté pour courir à des plaisirs dangereux; et d'autres qui voulaient désertir pour la même raison demeurèrent au poste.

« Le but que se proposait D. Bosco était atteint; la milice, elle aussi, concourait au salut des âmes.

« Mais, hélas! toute médaille a son revers, et cette réflexion banale nous ramène à maman Marguerite.

« Au fond de la cour, l'attentive ménagère possédait un jardin qu'elle cultivait avec un soin

jaloux. Comme il était précieux, son jardinet ! Elle y récoltait de l'ail, des oignons, de la salade, des pois, des carottes, des navets, etc. Dans les moments difficiles, elle voulait tous ces légumes sous la main.

« Or, un jour de fête, on résolut de livrer un grand combat. Naturellement on accourt de Turin.

« Le *bersagliere* divise l'armée en deux camps et détermine à l'avance quel sera le vainqueur et qui devra plier.

« Ordre est donné de respecter le jardin : défense absolue de franchir la haie qui le clôture !

« Au son de la trompette, à la voix sonore du commandant, les deux troupes s'élancent des extrémités opposées de la cour; elles s'avancent l'une contre l'autre, la baïonnette au bout du fusil.

« On se précipite, on s'arrête, on recule, on essaye des surprises, on charge et on décharge les armes; il ne manque à la bataille, pour être sérieuse, que les coups de fusils, le bruit du canon, les éclats de la mitraille, et, fort heureusement, les morts et les blessés.

« Les spectateurs dévorent des yeux les combattants, battent des mains, crient : *bravo* ; ils crient si bien qu'en l'absence d'autre feu, ce feu des applaudissements enflamme les guerriers. Les vainqueurs serrent de trop près les vaincus, la consigne est méconnue, la haie n'est plus un obstacle, elle est brisée et foulée aux pieds; on tombe et on se relève au milieu des navets et des choux.

« Ni la voix du commandant, ni la trompette ne peuvent dominer les éclats de rire, les applaudissements de la foule et les cris des combattants.

« Quand les deux partis reformèrent leurs rangs, il ne restait plus du jardin que la place qu'il avait occupée.

« Il y avait là un témoin que ce spectacle ne faisait pas rire.

« A l'entrain que l'on avait mis à la destruction Marguerite aurait pu soupçonner que l'assaut terrible avait été donné au jardin pour rendre la bataille plus intéressante.

« Elle s'en plaignit à son fils : « Mais, vois, dit-elle, vois donc l'œuvre du *bersagliere*, mais c'est la ruine de mon jardin ! »

Dom Bosco la consola de son mieux, l'exhorta à la patience, mit le tout sur le compte de l'entraînement et de la furie du combat.

Le général, très mortifié de cet incident, fit des excuses. D. Bosco les accepta gracieusement, et donna des bonbons aux vainqueurs et aux vaincus.

Le jardin, toutefois, ne se releva pas de ses ruines.

Des faits de même nature se renouvelèrent. Mais voici qu'un beau jour de l'année 1850, Marguerite entra dans la chambre de son fils :

« Ecoutez-moi lui dit-elle, je me sens impuissante à faire régner l'ordre dans la maison; chaque jour, ce sont de nouvelles friponneries. L'un jette à terre le linge étendu au soleil, l'autre dérobe les fruits et ravage les légumes du jardin (le grand jardin).

« Les vêtements sont déchirés à plaisir, et le raccommodage devient souvent impossible. On cache des chemises, des caleçons, que je ne puis retrouver.

« Il y a des enfants qui, pour s'amuser, emportent jusqu'aux ustensiles nécessaires à la cuisine.

« Ecoute, mon fils, je perds mon temps et ma peine, je ne puis tenir à cette confusion: je regrette ma quenouille et ma tranquillité. Il me faut retourner au Becchi, pour y finir le peu de jours qui me restent ».

Dom Bosco fixe sur sa mère un regard attristé: puis, sans proférer une parole, il montre le crucifix attaché à la muraille.

Marguerite a compris, et ses yeux se remplissent de larmes:

« C'est vrai, dit-elle, je l'avais oublié! » Et sans autre explication, elle retourne avec bonheur à son apostolat.

Toutes les petites misères d'une vie tumultueuse ne purent désormais troubler son calme imperturbable.

Un étourdi s'amusait, un jour, à effrayer les poules; il n'y réussissait que trop, car la gent emplumée s'envolait au jardin, par-dessus les murs, jusque dans un pré voisin, en jetant des cris d'effroi.

Marie, sœur de Marguerite, sa compagne et son aide à l'Oratoire, criait contre le petit misérable et se démenait de son mieux pour recueillir et ramener les poules au logis.

A ses clameurs, Marguerite était sortie de sa chambre, et, voyant que le feu n'était pas à la maison, elle observait et demeurait fort tranquille.

« Que veux-tu, ma bonne sœur, lui dit-elle, les enfants sont des enfants: c'est vif, c'est prompt, mais ce n'est pas méchant. Soyons patientes. Avec la patience on vient à bout des plus turbulents.

« Dom Bosco veut la patience, et Notre Seigneur la bénit ».

CHAPITRE XVII.

Proverbes et bons mots (1).

Ceux qui ont connu la bonne mère Marguerite, et qui sont devenus des hommes, ne sauraient

oublier ni le répertoire dont elle assaisonnait sa conversation, ni les belles maximes qu'elle gravait si bien dans les âmes.

Je cède au désir de ces *anciens*, et je relate ici quelques souvenirs simples et familiers de nos premières années.

Marguerite est assise dans sa chambre. A sa droite et à sa gauche, de pauvres chaises sont encombrées de vêtements à raccommoder.

Elle coud avec rapidité sans lever les yeux. Et cependant il y a là un personnage assez honteux.

« On était docile et pieux autrefois! on devient capricieux et dissipé, paraît-il! Et pourquoi ce changement s'il vous plaît?

— Je ne sais pas.

— Je le sais bien, moi: c'est qu'on ne prie plus, n'est-il pas vrai?

— C'est vrai, voilà pourquoi je suis méchant.

— Prends garde, si le Seigneur n'est pas avec toi, que feras-tu? Rien de bon, peut-être beaucoup de mal. Prends garde!

« Pour descendre, descend qui veut; mais pour monter, monte qui peut.

Vardu: a calé cala chi ca veul; a mounté mounta chi ca peul! »

Un autre avait commis une faute qui n'est pas si légère, et, cependant il vient quêter une faveur. De la main droite bien ouverte, il attend; de la main gauche, il se couvre un peu la figure.

« Je veux bien te donner ce que tu demandes, mais, dis-moi, quand as-tu été à confesse?

— Hier je n'avais pas le temps.

— Et samedi?

— Il y avait trop de monde.

— Et dimanche?

— Je n'étais pas préparé.

— Oui, oui, je comprends.

« *Na grama lavandera treuva mai na bouna pera.* »

« Une mauvaise lavandière ne trouve jamais une bonne pierre ».

Un enfant présente sa veste; il y manque un bouton :

« Tiens, dit-elle, voici du fil, une aiguille et un bouton, couds-le toi-même; il faut savoir se tirer d'affaire, en ce bas monde.

« *T'sas nen che chi l'e nen boun a tajese j'ungie con tutte due le man a l'e nen boun a guadagnese l'pan.* »

« Celui qui n'est pas capable de se tailler les ongles des deux mains ne sera pas capable de gagner son pain ».

Maman Marguerite est une excellente consolatrice des affligés.

Un pauvre petit est à ses pieds, assis sur un

(1) Dans une langue étrangère, les proverbes perdent leur parfum, nul ne l'ignore. J'essaie néanmoins la tra-

duction de ce chapitre, parce que l'esprit et la bonté de Marguerite Bosco s'y révèlent sous un nouveau jour.

escabeau; il raconte l'histoire lamentable de ses infortunes : les autres lui ont fait du mal, on lui a joué un mauvais tour.

Marguerite a trouvé la parole aimable et plaisante qui l'a fait sourire, et elle y ajoute une grappe de raisin.

L'enfant prend d'une main et de l'autre il essuie ses larmes.

« Petit poltron, dit Marguerite, il y a bien de quoi pleurer! Il faut être un homme et souffrir bravement les misères de la vie!

« *Ant guinn pais a se sta cousi mal come n'tel pais d'coust mound.*

« Il n'y a pas de pays pour être mal comme le pays de ce monde. Pour avoir la paix, il faut attendre et mériter le Paradis ».

Un étourdi n'a-t-il pas imaginé de faire une pelote, une balle, d'un mouchoir déchiré! d'un livre usé n'a-t-il pas fait un jouet!

« Et pourquoi traiter ainsi ce mouchoir et ce livre qui peuvent être utiles encore?... dit Marguerite.

« *Fina j'ungie veno a tai a garé la pel a l'ai.*

« Les ongles eux-mêmes ne servent-ils pas à enlever la peau de l'ail? »

Ce dicton populaire, elle l'avait souvent à la bouche. Les occasions ne manquaient pas à l'oratoire de rappeler à la gent écolière qu'il ne faut rien perdre, mais qu'il faut au contraire, tenir compte des plus petites choses, si l'on veut éviter la ruine.

Un fripon s'est introduit dans la cuisine: il a dérobé une gousse d'ail, tant appréciée des *gourmets* qui mangent du pain sec.

Un camarade, l'œil au guet, l'attend.

Marguerite les surprend:

« Eh bien! dit-elle, et la conscience! son aiguillon ne mord donc pas? Qui le sent, tant mieux! qui ne le sent pas, tant pis! »

Elle aimait à la redire souvent, cette parole, à ces écoliers qui n'ont qu'une réponse mauvaise aux lèvres: « Je n'ai rien fait! je n'ai fait aucun mal! », disaient-ils. « Et la *conscience*? » répondait Marguerite.

Il serait trop long d'énumérer tous les traits de cette vie à la fois si simple et si occupée.

Si je pouvais peindre cette figure, on y verrait l'ingénuité, la finesse, la patience, le calme et la charité qui ravissaient tous les cœurs.

Un sujet d'étude pourrait être intitulé:

« L'heure du dîner dans ce temps-là ».

C'est le milieu du jour, midi vient de sonner; grands et petits reviennent de la boutique du patron.

Les laboratoires intérieurs, magnifiques aujourd'hui, n'existaient alors que dans la pensée de Dom Bosco.

Debout, armée d'une grande cuillère, Mar-

guerite est à la porte. La *minestra* fume dans un vaste chaudron. La distribution commence et se poursuit dans les récipients très variés qui se présentent à la file.

A la fenêtre voisine, le Père offre une belle pomme. On grimpe aux barreaux pour l'atteindre. Il y en a d'autres en réserve.

Le réfectoire, c'est la cour elle-même. On se réunit en petits groupes d'amis, puis on se disperse.

Qui s'assied sur une poutre, qui sur une pierre, celui-ci sur un barreau d'échelle, celui-là sur la terre nue. L'un boit à la fontaine l'eau fraîche et jaillissante, l'autre lave son écuelle et court au jeu.

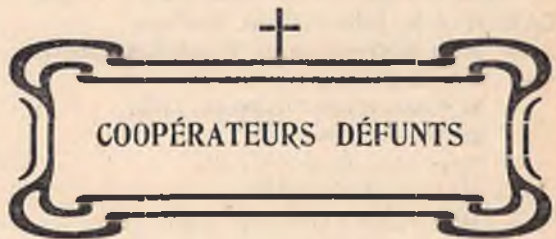
Le *soir* n'est pas moins intéressant. Le fond du tableau, ce sont les murs de la cuisine.

Marguerite est assise et coud sans relâche dans un coin.

Sur une pauvre table, un enfant essaye d'écrire et fait des barres; à ses côtés un groupe d'élèves étudient; dans l'ombre un futur amateur râcle du violon; à la lumière, un cercle de chanteurs s'exercent à déchiffrer des notes.

Dom Bosco, près du foyer, surveille la marmite qui bout sur un feu clair. Il protège sa soutane contre les éclaboussures au moyen d'un grand tablier; sous le bras, il tient une culotte qu'il taille ou qu'il raccommode; il se retourne parfois pour rappeler à l'ordre les chanteurs qui détonnent, et bat la mesure avec une cuillère qui sert à remuer la *polenta*.

Jours heureux, jours bénis! Tel était l'Oratoire dans ce temps-là.



France.

PARIS: S. Ém. le Cardinal Richard, archevêque, *Paris*.

ANGOULÊME: M. l'abbé Angely, curé, *Champviers*.

ARRAS: M. l'abbé Debras, curé, *Harnes*.

AVIGNON: M. le chanoine Clément, aumônier du lycée, *Avignon*.

BLOIS: M. l'abbé Clergeau, curé, *Thoury*.

BORDEAUX: M. l'abbé J. Massé, curé, *Montigau*.

BOURGES: M. l'abbé Vaillant, curé-doyen, *Tournon Saint Martin*.

CAHORS: M. le chanoine Labro, aumônier des Carmélites, *Figeac*.

ÉVREUX: M. l'abbé Langlois, aumônier de la Providence, *Évreux*.

GAP: M. l'abbé Massot, chanoine titulaire, *Gap*.

NICE: M. l'abbé Célestin Mallet, curé de l'Immaculée-Conception, *Nice*.

PÉRIGUEUX: M. l'abbé Rey, curé-doyen, *Monpazier*.

SAINT-BRIEUC: M. l'abbé M. Marjot, recteur, *S. Gilles du Mené*.

— M. le chanoine Henri Gadiou, Vicaire Général honoraire, Secrétaire Général de l'Évêché, *Saint-Brieuc*.

TOURS: M. le chanoine Desnoves, curé-doyen, Notre-Dame-la-Riche, *Tours*.

TROYES: M. le chanoine Labranche, curé-doyen de S. Pierre, *Bar-sur-Aube*.



AJACCIO: Mme Fortunée Pecunia, née Colonna, *Bastia*.

AMIENS: Mme Lefranc-Joyer, *Fonquevillers*.

— Mme Francqueville-Masère, *Brusle-Cartigny*.

ANGOULÊME: Mme de Montardy, *Boixe-Manole*.

ARRAS: M. Frédéric Crassier, *Calais*.

BAYEUX: Mme veuve Rome, née Pauline Le Carpentier, *Escoville*.

BAYONNE: Mme Gorse, *Pau*.

BELLEY: Mme Mariette Dupont, *Vaux-Fevroux*.

BLOIS: Mlle Laura Valeriani, *Montrichard*.

BOURGES: M. Gaston de Verneix, *Le Blanc*.

— M. de Bonnault de Villemenard, *Bourges*.

CAMBRAI: M. Jules Flahaut, *Bailleul*.

— Mme la Comtesse de Wendegies, *Cambrai*.

— Mlle M. Capron, *Lambersart*.

— M. Émile Rouzé-Desoblain, *Lille*.

— M. Jules Maresse, *Lille*.

— Mme Alph. Couvain, *Lille*.

— M. Pierre Lescot, *Lille*.

— Mme veuve d'Herbigny, *Loos*.

— M. Gustave Lhotte, *Mons-en-Barœul*.

— M. Louis-Dominique Plouvier, *Steenwerck*.

CHALONS: Mme Marie Talazac, *Châlons-sur-Saône*.

CHAMBÉRY: Mme veuve Antoine Renaud, *Grésy-sur-Aix*.

CHARTRES: Rde Sœur Philomène, née Malva, Religieuse du Bon-Secours, *Chartres*.

CLERMONT-FERRAND: Mlle Michette Bacquelin, *Montferrand*.

GRENOBLE: Mlle Anaïs Commandeur, *Chirens*.

— Mme Revol, *Sainte-Claire*.

— Mme Julienne Ainard-Gris, *S. Pierre de Chevennes*.

LAVAL: Mme Cointet, *Quelaines*.

MARSEILLE: Mme veuve Bongard, *Marseille*.

MONTAUBAN: Mlle Éliisa Delbreil, *Saint-Maurice*.

MONTPELLIER: Mme E. Caizergues de Serres, *Montpellier*.

NANCY: Mlle Marie-Eugénie Cosserat, *Saint-Firmin*.

— Mlle Virginie Paulin, *Pompey*.

NANTES: Mme veuve Dutertre, *Nantes*.

NICE: M. Honoré Vaillant, *Nice*.

ORAN: M. et Mme Gavillon, *Bel-Abbès*.

— Mme veuve Bleid, *Oran*.

PARIS: M. A. Firmin-Didot, *Paris*.

— Mme Desbordes, *Paris*.

— Mlle Lamiral, *Paris*.

— M. Jacques Lequeux, *Paris*.

— Mme M. S. G., *Paris*.

ROEUN: Mlle Marie-Marguerite Lemer cier, *Rouen*.

— M. René Laignel, *Le Havre*.

SAINT-BRIEUC: Rde Mère Saint-Pascal, des Religieuses de la Présentation, *Broons*.

— Mme Macé-Lefèvre, *Pordic*.

— M. le docteur Guézennec, *Tréguier*.

— Mme René Prud'homme, *Saint-Brieuc*.

SENS: M. Louis Michel, *Sens*.

TOULOUSE: M. le Comte Fernand de Rességuier, *Auterive*.

VERDUN: M. H. Labourasse, *Troyon*.

VERSAILLES: M. Noël, *Presles*.

— M. Louis Engelhard, *Le Vésinet*.



Autres pays

ALLEMAGNE: Rd. Dom Paul Kagerer, chanoine, *Munich*.

— Mlle Mathilde Strobl, *Nürnberg*.

ALSACE-LORRAINE: Mme Butlingairc, *Donnon-Londreving*.

ANGLETERRE: Mme Martin, *Dublin*.

AUTRICHE: M. l'abbé François Lampe, *Laibach*.

BELGIQUE: M. le Lieutenant Général Baron Lundén, *Bruxelles*.

— Mme Max Dumoulin, *Liège*.

— Mme la douairière de Harlez de Deulin, née Sidonie, baronne Thiriart de Flémallée, *Liège*.

— Mlle Barbe Jeanne Hauzeur, *Pépinster*.

— M. Ém. Delporte, *Tournai*.

ITALIE: Mme Jeanne Cerise, *Douves*.

— Mme Célestine Blanchet, *Gressan*.

— M. l'abbé Mazzella, séminariste, *Procida*.

SUISSE: M. J. Graf, *Berne*.

— M. M. Bise, *Fribourg*.

TURQUIE: M. Joseph Penso, *Smyrne*.

R. I. P.

QUELQUES OBSERVATIONS IMPORTANTES

Nous invitons d'une façon toute spéciale nos chers Coopérateurs et Coopératrices ainsi que nos bienveillants lecteurs à nous communiquer toutes les Grâces et Faveurs tant spirituelles que temporelles qu'ils auraient pu obtenir par l'entremise de Marie Auxiliatrice ou dont ils auraient eu connaissance. Qu'ils mettent tout leur zèle à engager les personnes qui sont redevables de quelque bienfait à la Vierge. Secours des chrétiens, à nous en envoyer la relation afin que nous puissions l'insérer dans le Bulletin et par là promouvoir la dévotion à Marie et encourager les âmes fidèles à solliciter la protection de cette bonne Mère.

*
* *

Que de chers Coopérateurs, que de zélées Coopératrices passent de la vie à l'éternité sans que nous en ayons connaissance, et il arrive alors que ces âmes d'élite ne peuvent pas bénéficier des suffrages auxquels elles ont droit en vertu de leur Règlement ! Il serait cependant facile d'offrir à cela. Pourquoi, lors du décès d'un Coopérateur ou d'une Coopératrice, la famille ou un ami ne nous enverraient-ils pas une lettre de faire-part ou une simple carte postale ? cela nous permettrait d'insérer le nom du défunt ou de la défunte dans le plus prochain Bulletin. Sougeons aux avantages immenses qui en résulteront pour le repos de cette chère âme, grâce aux prières récitées, aux communions faites, aux messes dites en tous les endroits où existent un Oratoire salésien ou une Association de Coopérateurs.

*
* *

Il arrive souvent que des personnes qui reçoivent le Bulletin salésien changent de résidence et négligent ou oublient de nous en avertir. Le Bulletin nous est retourné sans que souvent nous puissions nous rendre compte du motif du refus. Nous prions donc ces personnes de vouloir bien nous aviser de leur changement de domicile en nous envoyant la bande d'un Bulletin sur laquelle ils auront inscrit leur nouvelle adresse. De la sorte ils n'auront à subir aucun retard dans l'expédition et la réception de leur Bulletin mensuel.

LIBRAIRIE SALÉSIENNE ÉDITRICE — TURIN

Appendix Missarum novissime concessarum	L.	1 —
CHARMES (EX). — Theologia universa, variis tractatibus et additionibus locupletata et ad hodiernum sacrae scientiae statum adducta; 7 vol.	»	13 —
Excepta ex Breviario Romano in commoditatem divinum Officium persolventium	»	0 50
GERSEN J. — De imitatione Christi, latine	»	0 60
— » » graece, <i>ligatum</i>	»	1 50
— » » graece-latine, <i>ligatum</i>	»	2 50
LEPICIER A. M. — Tractatus de gratia (I, 2 ^{ae} , Quaest. CIX, CXIV)	»	7 —
Missae pro defunctis ad commodiorem ecclesiarum usum, ex Missali Romano desumptae. Accedit ritus absolutionis post Missam pro defunctis ex Rituali et Pontificali romano. Editio iuxta tycam.	»	2 —
<i>Ligatum</i>	»	3 60
Officia novissima Breviario Romano addenda (1903)	»	1 25
» » » (1907)	»	1 20
Orationes in Benedictione SS. Sacramenti pro opportunitate temporum, cum Litanis, Hymnis aliisque precibus ab Ecclesia approbatis	»	3 —
<i>Ligatum</i>	»	5 50
Repertorium Biblicum, seu totius Sacrae Scripturae concordantiae iuxta vulgatae editionis exemplar Sixti V. P. M. iussu recognitum et Clementis VIII auctoritate editum, <i>praeter alphabeticum ordinem in grammaticalem redactae</i> ; 2 vol. in-4, pag. 1150-1156	»	12 —
<i>Ligatum</i>	»	18 —
Rubricae Missalis Romani, additis Appendicibus (1907), <i>ligatum</i>	»	1 30
MORINO G. — Enchiridion theologiae moralis ad mentem S. Alphonsi Mariae de Ligorio episc. et doct., addita Constitutione « Apostolicae Sedis ». Editio 6 ^a novissima	»	3 50
— Theologia moralis ad mentem S. Alphonsi Mariae de Ligorio episc. et doct. et ex operibus potissimum deprompta, addita Constitutione « Apostolicae Sedis ». Editio 6 ^a	»	8 —
MUNERATI D. — Elementa theologiae sacramentariae dogmatico-canonico-moralis	»	3 —
— De iure Missionariorum	»	0 90
Elementa iuri ecclesiastici publici et privati	»	3 —
PAGLIA F. — Brevis Theologiae speculativae cursus. — Ed. 2 ^a		
Tomus I: De vera religione, quatuor tractatus complectentes: a) <i>De Religione naturali</i> ; b) <i>De revelatione in genere</i> ; c) <i>De revelatione mosaica</i> ; d) <i>De revelatione christiana</i>	»	2 50
Tomus II De Locis Theologicis, quatuor tractatus continentes: a) <i>De vera Ecclesia</i> ; b) <i>De Sacra Scriptura</i> ; c) <i>De divina Traditione</i> ; d) <i>De ratione humana</i>	»	2 50
Tomus III: De Deo Uno, Trino et Creatore, tres tractatus continentes: a) <i>De Deo Uno</i> ; b) <i>De Deo Trino</i> ; c) <i>De Deo Creatore</i>	»	2 50
Tomus IV: De Deo Redemptore, quatuor tractatus complectentes: a) <i>De Divina Incarnatione</i> ; b) <i>De gratia Christi</i> ; c) <i>De vita aeterna</i> ; d) <i>De gloria Sanctorum</i>	»	2 50
PISCETTA A. — De Christo religiosae societatis auctore. Disputatio	»	0 30
— Theologiae moralis elementa.		
Vol. I: De actibus humanis, de conscientia, de legibus, de peccatis et de censuris	»	2 50
Vol. II: De virtutibus theologicis et de virtute religionis, de prudentia, temperantia ac fortitudine	»	2 50
Vol. III: De iustitia et iure, de iniuriis et restitutione, de contractibus, de obligationibus pecuniariis	»	3 50
De restitutione et de contractibus	»	3 —
— De ieiunii et abstinentiae lege iuxta decretum 5 septembris 1906 S. C. S. Officii. Decretum cum comment	»	0 10

Ex editione gregoriana Pii P.P. X

1 ^o Missa de Angelis. Ed. 2 ^a	»	0 10
2 ^o Missa Tempore Paschali cum <i>Vidi aquam</i>	»	0 10
3 ^o Missa in Festis solemnibus	»	0 10
4 ^o Missa in Festis B. Mariae V. (Cum iubilo)	»	0 10
5 ^o Missa in Dominicis infra annum	»	0 10
6 ^o Missa pro defunctis cum Absolutione et Exequiis defunctis	»	0 20

Editiones musicae Coppemaths.

 Expensae postales incumbunt acquirentibus.